

Crin-Blanc



Ministère de l'Education
Port-Vila
République du Vanuatu
1997

Edition revue et corrigée 1997

Première édition 1983

Cette édition a été préparée par le Ministère de l'Education dans le cadre du PASEP (Projet pour l'enseignement primaire et secondaire) avec le soutien de la Banque Mondiale (Crédit 1964-VAN).

© Ministère de l'Education

Toute traduction, adaptation ou reproduction même partielle, par tous procédés, en tous pays, faite sans autorisation préalable est illicite.

TABLE DES MATIERES

Les Voleurs de Chevaux	5
Le Vol.....	11
Antoni et le vieux Gardian	18
Le Prince Blanc	26
La Capture	29
Quand les Rêves se réalisent	34
Les Combats de Printemps	45
Crin-Blanc a disparu	53
La Fête à Arles.	58
Le Maître des Chevaux	66
Comme dans un beau Rêve.....	71
Vocabulaire	80





Les Voleurs de Chevaux

“L'eau a encore baissé“, pensa Folco.

Le jeune garçon sentit sous ses pieds sa vieille barque racler le fond de l'eau. C'était le mauvais passage entre les îles.

Folco connaissait bien tous les chemins d'eau de son **marais** de **Camargue**. Ce marais, c'était son merveilleux domaine. Souvent, le soir, il partait à la découverte, tout seul sur la barque du grand-père Eusébio.

Le garçon était grand et musclé pour ses douze ails. Debout à l'arrière de son bateau, les pieds nus bien calés contre le rebord de planches, Folco avait planté solidement sa perche dans la vase. Puis courbé sur sa perche, il pesa de toutes ses forces pour faire avancer le bateau.

La barque sortit enfin des hautes herbes. Elle glissait maintenant sans bruit sur l'eau grise.

Folco était heureux.

Là-bas, au fond du marais, au milieu de leurs pâturages, vivaient en liberté les troupes de chevaux sauvages. Folco, parfois, les apercevait, galopant crinière au vent, dans un nuage de sable et de soleil.

Folco rêvait de ces merveilleux chevaux.

Le grand-père Eusébio aurait voulu que son petit-fils soit pêcheur comme lui. Mais non... Folco ne serait pas pêcheur. Plus tard, il serait **gardian**. Il n'y a pas de plus beau métier que celui de gardian. On est à cheval tout le jour. On galope à la recherche des **manades** de taureaux noirs... On capture et on dompte les chevaux sauvages.

La lumière baissait.

Dans le ciel devenu sombre, un vol de flamants déroula lentement son écharpe rose. Les grands oiseaux disparurent dans les nuages du couchant.

Un vent frais se levait, courbant les joncs. Avant une heure, la nuit serait tombée.

Folco s'aperçut tout à coup que son bateau ne l'avait jamais entraîné aussi loin de la maison. Il était temps de revenir.

D'un coup de perche il fit virer sa barque. Elle était lourde. L'eau s'infiltrait à travers les planches. Le garçon en avait jusqu'aux chevilles. Il fallait s'arrêter et **écoper** avec le vieux seau dans lequel on mettait le poisson.



Son seau à la main, le garçon s'agenouilla pour vider la barque. C'est alors qu'il lui sembla entendre un léger bruit dans les roseaux.

Sans doute une bête qui venait boire...

Tout à coup, Folco aperçut, là, tout près de lui, l'image un peu floue qui se dessinait à la surface de l'eau ; une silhouette blanche, avec deux fines oreilles et deux grands yeux sombres qui s'ouvraient et se refermaient.

Retenant son souffle, le coeur battant, Folco se releva doucement. Il écarta avec précaution les roseaux.

Sur l'eau, l'image aussitôt s'effaça. Puis, elle reparut.

Folco, n'en croyant pas ses yeux, aperçut enfin, tendant son cou, un magnifique poulain.

Sans doute le petit cheval découvrait-il pour la première fois son reflet dans l'eau du marais. Mais c'était sûrement la première fois que ce poulain voyait de si près un enfant de chez les hommes.

Inquiet, étonné le petit cheval tremblait un peu sur ses longues jambes fines. Mais il ne fuyait pas. Il restait immobile, planté des quatre pieds dans la boue, en face du garçon.

Et alors, leurs regards se rencontrèrent.

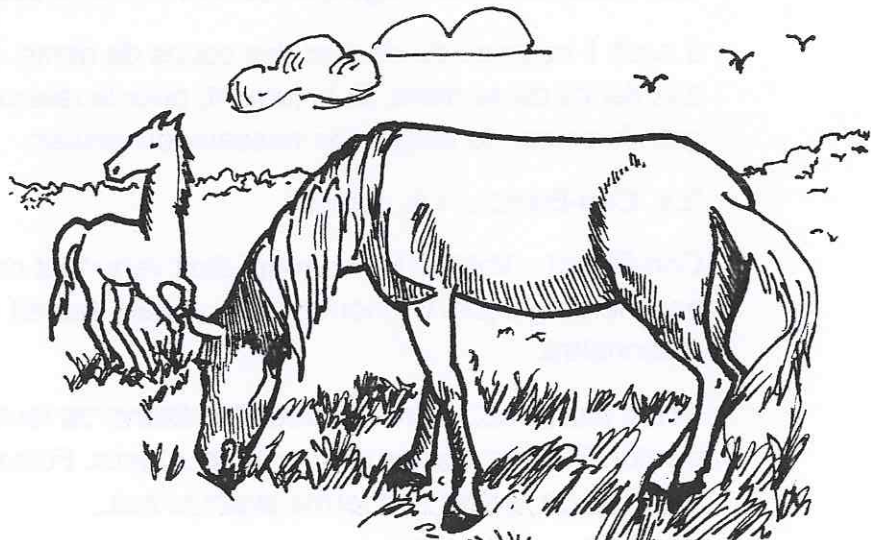
Le poulain ouvrait larges ses yeux immenses. Des yeux si doux et un peu tristes.

C'est ainsi que les chevaux vous regardent quand ils vous connaissent bien, quand ils sont vos amis. C'est ainsi qu'ils essaient de vous parler.

Folco tout ému n'avait qu'une seule crainte, celle d'effrayer le merveilleux petit cheval. Le garçon n'osait pas faire un geste. Tout doucement, en se penchant, il tendit la main pour essayer timidement une caresse.

Aussitôt, une flamme s'alluma dans les yeux trop grands du poulain. Il fit un écart, à demi **cabré**. Puis, d'un bond, il se lança tête baissée à travers les roseaux.

Le garçon se hissa sur la berge et se glissa à travers les buissons.



A vingt pas à peine, dans la plaine rousse, il vit une haute jument aux flancs **rebondis**, toute blanche aussi. Elle **broutait**, faisait un pas ou deux, et arrachait d'un coup de dents une touffe d'herbe. Autour d'elle, son poulain couleur de neige faisait mille **gambades**.

Folco s'approcha. Il ne pensait plus à l'heure qui passait, au soir qui tombait. Il était très loin de la ferme du grand-père Eusébio. Ses pieds nus ne faisaient pas de bruit dans le sable. Mais la jument l'avait senti venir. Elle hennit pour rappeler près d'elle son poulain. Aussitôt, il revint au galop se coller contre les jambes de sa mère.

"Elle va s'enfuir...", pensa Folco.

Les chevaux sauvages ne se laissent pas approcher. A sa grande surprise, Folco vit que la jument ne semblait pas effrayée. Elle fit même quelques pas vers le garçon. Puis elle s'arrêta et le regarda venir.

"Ma belle..., dit Folco. Toi, tu n'as pas peur de moi..."

Il arrivait tout près. La jument tendit vers lui sa longue figure blanche, renflant comme si elle eût voulu brouter les cheveux du garçon.

"Là, ma belle... laisse-toi caresser..."

Folco passa ses doigts dans la douce crinière. La jument inclinait la tête jusqu'à l'épaule de l'enfant.

Mais c'était le joli poulain que Folco aurait voulu **apprivoiser**. Lui, il était aussi sauvage que sa mère était douce.

Il ruait. Il essayait de donner des coups de dents, toujours collé aux flancs de sa mère. Et la jument, pour le rassurer, léchait à grands coups de langue les naseaux du poulain.

"Là, Crin-Blanc!... Là, doux..."

Crin-Blanc!... Voilà le joli nom qui était venu tout de suite à la bouche du garçon. Un nom que le poulain saurait vite reconnaître.

"N'aie pas peur... Je reviendrai, Crin-Blanc. Je reviendrai te voir bientôt. Et nous serons des amis, tous deux. Folco n'avait que le temps de rentrer à la ferme avant la nuit.

Folco courut jusqu'à la rive. Il sauta dans sa barque, planta sa perche, et il prit le chemin du retour.

Folco ne pouvait se douter que deux hommes, de loin, le regardaient. Bien cachés derrière les fourrés, ils attendaient son départ.

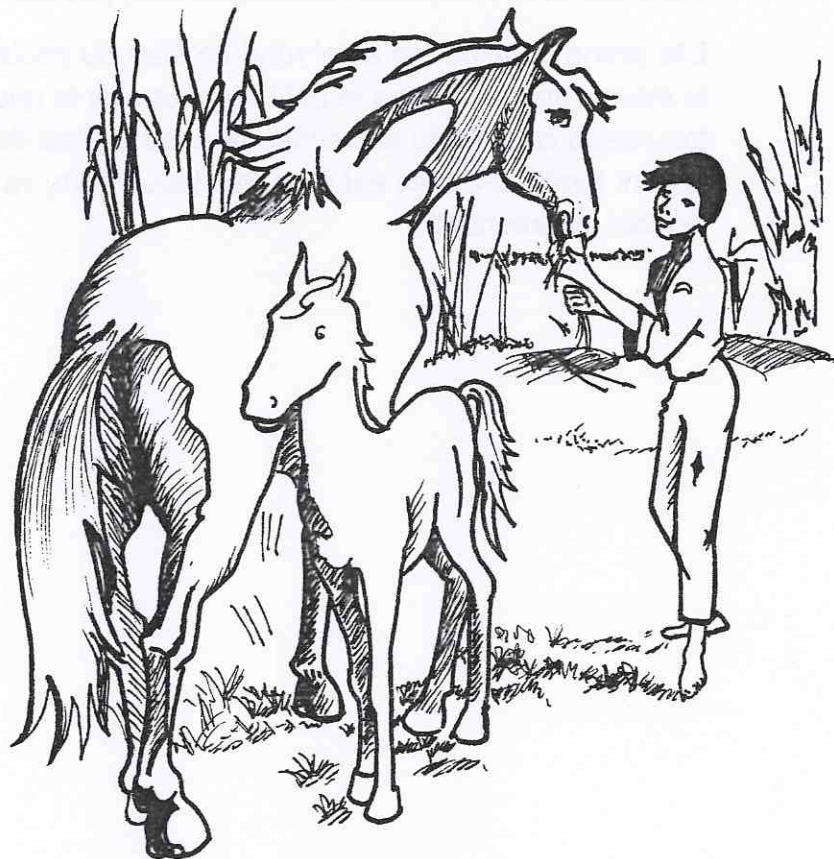
C'étaient deux voleurs de chevaux.

La barque de Folco passa à quelques mètres d'eux.

"Tu es sûr qu'il ne nous a pas vus?... dit tout bas le plus jeune qui portait des anneaux d'or aux oreilles.

— Tu as peur de tout, même d'un gamin!... ricana l'autre, un vieux aux cheveux tout gris.

— Si c'était un garçon de chez les **manadiers**!...



Mais c'était le joli poulain que Folco aurait voulu apprivoiser.

— Non, dit le vieux. Leur maison est loin d'ici. Nous avons de la chance. La jument n'est pas craintive. Elle s'est laissé approcher par le petit.

— Elle le connaît peut-être.

— Non, dit le vieux.

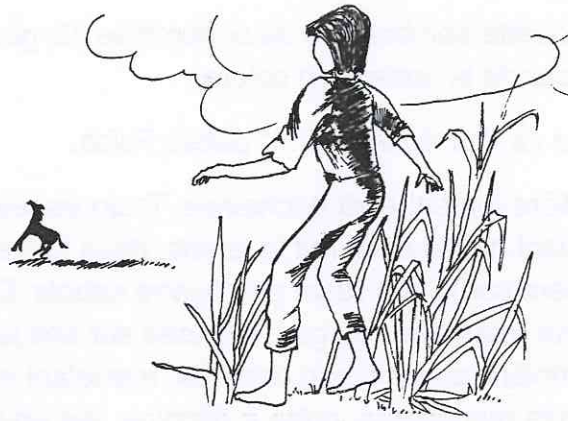
— Alors, c'est que cette jument a été montée.

— Peut-être.

— Ce qui sera plus dur, ce sera de se débarrasser du poulain.

— Le poulain, j'en fais mon affaire, ricana le vieux. J'ai l'habitude. Prépare ton noeud coulant et donne-moi la cordelette. Tu connais la manoeuvre? Tu te caches, prêt à couper la route à la jument. Moi, je rampe jusqu'à ce bouquet d'arbres. Tu le vois... Tu m'attends ici. Moi, j'effraie la jument.

Elle prend peur. Je me serai rendu maître du poulain avant que la mère s'aperçoive que le petit ne peut plus la rejoindre. Avec ton noeud coulant, tu accroches une jambes de devant. La jument tombe... Et elle est à nous. Allez, Pédro, va... Le gosse est loin, maintenant”.



Le Vol

Folco n'était pas loin. Il retrouvait le fond de vase du mauvais passage entre les îles de boue.

Pour gagner du temps, le garçon sauta sur la berge. En suivant la rive, pieds nus dans la vase, il s'attela à la corde pour tirer sa barque! le long du bord. Il était en sueur.

Enfin, l'eau commença à porter mieux. Le bateau flottait, entre les îles de boue. C'est alors que Folco entendit, venant du fond de la plaine, les bruits de la lutte et les **jurons** étouffés des voleurs de chevaux. Puis, un long hennissement sauvage !...

D'un bond, Folco sauta hors de la barque. Il ouvrit à pleins bras les buissons, se déchirant le visage aux épines.

Folco, de loin, allait être le seul témoin de la lutte désespérée de la grande jument blanche.

Elle connaissait les hommes. Ils ne lui avaient jamais fait de mal. Elle s'était laissé approcher par ces hommes voleurs de chevaux. Et tout à coup, elle avait vu l'homme qui rampait se jeter sur son petit, le terrasser et rouler avec lui sur le sol.

C'est alors que Folco avait entendu cette longue plainte déchirante de la mère qui s'élançait au secours de son petit.

Le lasso avait sifflé. En plein galop, la jument s'était abattue, une jambe prise dans le noeud coulant.

Mais où était Crin-Blanc?... Avait-il fui? Avait-il réussi à s'échapper?

Folco distinguait mal, près du bouquet d'arbres, dans un nuage de poussière que la jument faisait voler sous ses sabots, la

silhouette sombre des deux hommes. Ils gesticulaient, courant autour de la jument en colère.

"Elle va leur échapper!..." pensa Folco.

La fière jument était déchaînée. Toujours retenue par le noeud coulant qui lui déchirait la jambe, deux fois elle s'abattit, se roulant sur le sol, ruant des quatre sabots. Deux fois elle se releva, puis elle chargea. Dressée sur ses jambes de derrière, la crinière au vent, elle retomba, martelant le sol et se lança, la gueule menaçante, prête à déchirer ses adversaires à coups de dents.

Tête baissée, elle envoya, d'un terrible coup de sabot, un des deux hommes rouler dans la poussière. Le voleur se releva juste à temps. Mais la jument happant l'étoffe de sa veste, l'arracha en lambeaux.

Une ruade!... Un cri!...

C'était l'autre voleur, le jeune, celui qui tenait le lasso, qui tombait à la renverse.

"La sale bête!..."

Folco vit l'homme se redresser péniblement, en portant les mains à son ventre. Il avait lâché le lasso. La jument était libre!

Ne se sentant plus retenue, elle s'enleva pour un galop fou.



Le voleur se releva juste à temps.

Traînant sa corde, elle allait échapper aux voleurs de chevaux.

Avant que les deux hommes se lancent à sa poursuite, Folco dont le coeur battait à tout rompre et qui déjà croyait la jument sauvée, la vit revenir brutalement et bousculer celui qui se jetait à sa tête. Freinant des quatre sabots, elle s'arrêta, le cou tendu.

Elle était revenue chercher son petit.

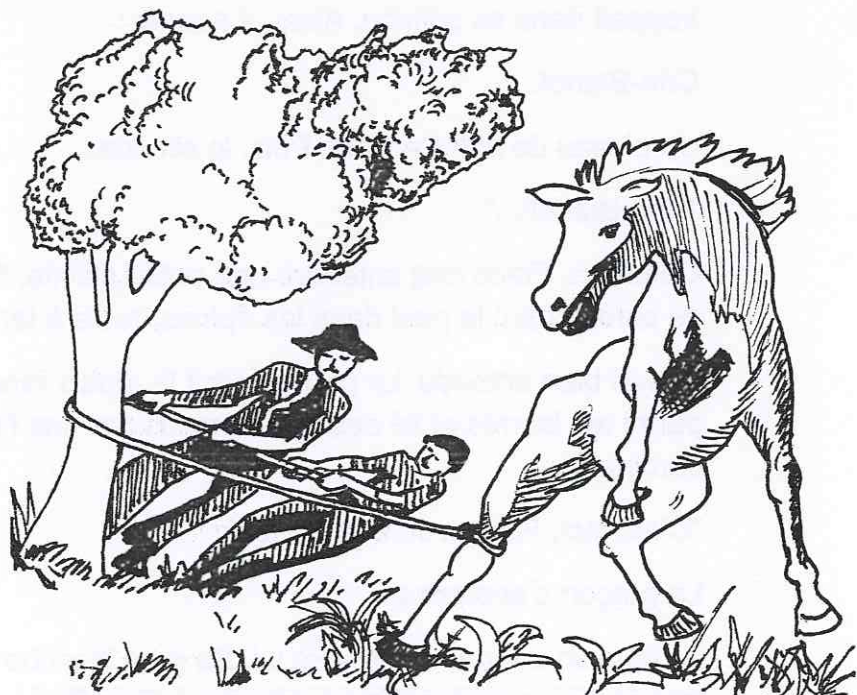
Et lui, Crin-Blanc, pourquoi n'appelait-il pas sa mère? Était-il blessé?...

Enfin, la jument entendit la plainte de son poulain. Elle s'élança.

Trop tard! Ensemble les deux hommes se jetèrent sur la corde. La jument n'était pas capable de les traîner sur le sol.

Courant jusqu'au bouquet d'arbres, un des voleurs passa rapidement le bout du lasso autour d'une branche et le noua serré.

Maintenant, la jument pouvait toujours se débattre. Elle était prise.



La fière jument avait lutté jusqu'au bout. Elle était épuisée.

On n'y voyait presque plus. Le soleil avait disparu à l'horizon.

Les deux hommes passèrent une corde autour des naseaux de l'animal. Ils délièrent sa jambe blessée. Ils l'emmenèrent au loin.

Alors, Folco courut comme un fou vers la tache noire que faisait le bouquet d'arbres au milieu de la plaine.

Crin-Blanc n'avait pu se sauver. Il n'avait pas suivi sa mère. Folco l'aurait vu. Le garçon allait trouver le poulain, là, parmi les buissons. Qu'avaient fait les voleurs pour se débarrasser du petit?...

Une mare barrait le chemin. Mais Folco était lancé. s'enfonçant jusqu'aux chevilles, faisant gicler la boue, c'est à peine s'il ralentit sa course.

La nuit était là maintenant.

Folco arriva, fatigué, aux premiers buissons. Il s'arrêta un moment pour reprendre son souffle.

Il écouta. Pas un bruit... Seulement celui de son coeur qui frappait dans sa poitrine. Alors, il appela :

Crin-Blanc!..."

Un oiseau de nuit s'envola. Puis, le silence...

"Crin-Blanc!...."

Cette fois, Folco crut entendre une petite plainte. Il courut de ce côté, se prit le pied dans les épines, roula à terre, se releva.

Il avait bien entendu. Le poulain était là. Folco l'aperçut couché parmi les fourrés et lié des quatre pieds par une fine cordelette.

"C'est moi, Folco... Je suis un ami."

Le garçon s'approcha.

Le poulain tourna la tête vers lui. Sa robe blanche était toute tachée de poussière. En se débattant, Crin-Blanc s'était déchiré les naseaux aux épines. Il était épuisé. Dans ses grands yeux, on lisait en même temps la crainte et la colère.

"Crin-Blanc... n'aie pas peur de moi..."

Le poulain sembla **s'apaiser**. Il était sensible à cette voix.

Un moment
passa.

Crin-Blanc
paraissait
calme.

Mais ce
n'était plus le
même petit
cheval tout
prêt à se
laisser
caresser.



Le poulain
maltraité par des hommes qu'il n'avait jamais vus, était là, à
demi assommé et attaché par des cordes. C'était maintenant
une petite bête qui retrouvait tout d'un coup ses instincts
sauvages.

Folco, qui tendait la main pour délier son ami, la retira
brusquement. Il s'en était fallu de peu que Crin-Blanc ne la
déchirât d'un coup de dents.

"Je ne te veux pas de mal... tu sais bien!"

Mais le poulain avait peur. Sa belle poitrine blanche se
soulevait par **saccades**. Folco ne pourrait pas le toucher, mais
seulement lui parler.

"Doux, doux... Crin-Blanc..."

Folco s'accroupit à quelques pas de son ami. Il le regardait.
Quand cette grande colère serait apaisée, Crin-Blanc se
laisserait délier. Mais pour le moment, les deux yeux noirs
pleins de feu semblaient dire :

"Ne me touche pas!..."

Crin-Blanc acceptait la présence de ce garçon. Il s'était habitué
à son odeur et à sa voix. Mais il n'avait pas besoin de son aide
pour défaire ses liens.

"Tu as déjà des dents, dit Folco en riant. Et tu sais t'en servir..."

Crin-Blanc mâchonnait patiemment sa corde, il l'arrachait par morceaux et, d'un coup de langue, léchait ses pieds blessés. Un regard du côté de Folco... Puis le poulain recommençait à scier la cordelette.

Enfin, elle se détacha.

D'un bond, Crin-Blanc se remit sur pieds. Folco s'était relevé aussi. La tête du poulain lui venait à l'épaule.

Le garçon comprit bien que c'était le moment de leur vraie rencontre, le moment d'amitié.

Le poulain était maintenant tout seul, perdu au milieu du marais, sans sa mère. La peur d'être abandonné le faisait trembler et troublait son regard.

La nuit était noire. Pas une étoile au ciel.

"Crin-Blanc!..."

Le beau petit cheval allait-il le suivre?

"Viens,... viens..."

Le poulain sentait l'air comme avait fait la jument.

Folco fit quelques pas comme pour s'éloigner.

"Viens, Crin-Blanc... viens avec moi..."

Oh! joie!... Timidement, à pas comptés, le petit cheval suivait Folco. Il n'avait plus peur.

Le garçon marchait à reculons, appelant doucement son ami. Ils arrivèrent près du **bosquet** où s'était déroulée la lutte.

Brusquement, Crin-Blanc s'arrêta. Il tendit le cou, tourna la tête à droite, à gauche, et demeura planté sur ses jambes, immobile, tournant le dos au marais.

Et tout à coup, il s'élança. En trois bonds, il prit son élan.

Comment le retenir?...

Déjà le magnifique poulain ne pouvait plus entendre l'appel du garçon. Les naseaux dans le vent, ventre à terre, le petit cheval sauvage se lançait sur la piste des voleurs de chevaux, qui

avaient emmené sa mère.

Folco reste seul au milieu de la plaine où le vent fait crier les roseaux du marais de Camargue.

Le coeur lourd, le garçon revient à son bateau. A la ferme, on doit être inquiet de sa longue absence.

Le grand-père Eusébio et le petit frère de Folco doivent l'attendre avec impatience.

Vite... vite!...

Folco court à toutes jambes. Il saute dans sa barque. Il pousse à la perche tant qu'il peut.

De très loin encore, en atteignant le tournant du chemin d'eau, il voit briller dans la nuit la petite lumière de sa maison.

Est-ce qu'il racontera, en arrivant chez lui, l'incroyable aventure qui lui est survenue ce soir?...



Antoni et le vieux Gardian

Folco n'en parlera qu'à son petit frère, après le dîner, quand la chandelle sera éteinte, et qu'ils seront couchés côte à côte sous leurs couvertures.

Folco racontera aussi son aventure à Antonio.

Antonio c'est son ami. Folco rencontre souvent ce vieux gardian qui, maintenant, ne travaille presque plus. On lui fait encore une place chez le manadier. Antonio couche près des chevaux, dans la paille des écuries. Mais il est heureux ainsi.

Folco n'est allé qu'une seule fois jusqu'à la belle maison qu'habite le manadier, le maître des chevaux sauvages.

Une semaine a passé depuis que Folco a rencontré Crin-Blanc, la nuit où les voleurs ont emmené la grande jument blanche.

Et un jour, au soleil levant, voici qu'on frappe à la porte.

Folco, accroupi devant le feu de bois, soufflait sur les braises pour faire chauffer le café du matin. Il courut ouvrir.

"Bonjour, Antonio...

- Alors, on n'est pas levé dans la maison! Tiens mon cheval, petit... Et aide-moi à descendre. Tu sais que je suis dans le fond de ma selle come un caillou dans un sac..."

Antonio est tout tordu de **rhumatismes**. Il est incapable de se mettre tout seul à cheval ou d'en descendre.

"Je vais prendre le café avec vous."

Antonio se traîna sur sa jambe raide vers la maison après avoir attaché Franqui, son cheval, devant la porte.

"Allons, debout Eusébio... Salut!... Toujours en forme, toi! Donne-moi une chaise. Alors, du nouveau au marais?"

- Rien que du vieux, Antonio. Et chez vous?
- Chez nous, un malheur est arrivé. Eh oui! On nous a volé une jument . une jument qui avait un beau poulain.
- Crin-Blanc!... s'écria Folco.
- Qu'est-ce que tu dis, petit?
- J'ai vu les voleurs, Antonio. Je les ai vus, le soir où ils ont emmené la jument. J'étais dans le marais.
- Antonio, c'est toi qui lui as tourné la tête à ce gamin, avec tes histoires de chevaux.
- Laisse parler Folco, Eusébio... dit le vieux gardian. Je t'ai déjà dit ce que je pense. Tu as tort de contrarier le petit. Folco a le passion des chevaux. Il sera un fameux gardian, plus tard...
- Jamais... coupe le grand-père.
- Qui peut dire : jamais, Eusébio? Mais laissons cela. Je sais que la jument est perdue. On ne la reverra plus.
- Une belle jument... Tant pis! Mais c'est le poulain! Si lui, au moins, n'était pas perdu...
- Je suis à sa recherche. Oh! je sais... Sans la plus petite chance de le retrouver. Tu permets que j'emmène ton gars, Eusébio?... J'aime avoir un compagnon.
- Oh! oui, grand-père? supplia Folco...

— Allez, va, mauvaise graine... Je vous accompagne un bout de route. Je vais à mon jardin.

On part. Folco aide Antonio à se mettre en selle. Puis, avec agilité, le garçon saute en croupe.



Eusébio marche à côté d'eux, la bêche sur l'épaule. Et sur le fer de la bêche, perchée, le bec au vent, la petite alouette apprivoisée du grand-père. C'est sa fidèle compagne.

Arrivé à son champ, Eusébio prend son alouette dans sa main. il la lance en l'air, elle s'envole, on ne la voit plus.

Le vieux reste plusieurs heures à bêcher sa terre. Avant de rentrer à la cabane, il siffle, deux doigts entre les lèvres. Et aussitôt, sa petite alouette qui était perdue dans le ciel tombe de là-haut comme une pierre et se perche sur l'épaule du vieux bonhomme.

"Bonne route, Antonio...

— Nous mangerons un morceau sur les **paturages**, dit le vieux gardian. Je te ramènerai ton gars à la nuit"

Folco et son vieil ami s'éloignent en bordure du marais, vers la grande plaine.

"Tu crois que Crin-Blanc se sera perdu? demanda **anxieusement** Folco.

— Il aura couru tant que ses jambes l'auront porté.

— Et puis, Antonio?...

— Et puis, il sera tombé à bout de souffle. C'est fragile, un petit cheval, tu sais.

— Il était si beau, soupira Folco.

— Je sais, petit. Je l'avais vu. Il n'avait pas une tache à sa robe. Même sa crinière était couleur de neige. Avec un peu de chance...

— Tu crois, Antonio?...

— Mais oui, mon gars. Il faut faire confiance à la chance. Tiens, regarde la troupe. Une belle manade, tu sais. Regarde cette course! C'est pour apprendre aux jeunes poulains à allonger leurs jambes."

La troupe des chevaux blancs passa comme un éclair. Pas un poulain n'était à la traîne. Ils suivaient le galop des étalons, derrière les juments.

"Nous les retrouverons ce soir au fleuve, dit Antonio. Quand ils iront boire. Le soleil n'est pas trop haut encore. Nous allons aller jusqu'à la plaine."



A midi, le vieux gardian et Folco mirent pied à terre. Ils déjeunèrent d'un morceau de fromage et de fruits secs qu'Antonio avait dans son sac.

"Une petite sieste, mon gars..."

Folco aurait voulu aller plus loin.

"Il faut se reposer, petit. Le soleil tape dur. Etends-toi dans l'herbe et ne pense à rien."

Voilà qui est facile à dire...

Comme si Folco pouvait s'empêcher de penser à Crin-Blanc! Depuis leur rencontre, le garçon ne cessait de rêver du merveilleux petit cheval blanc qui aurait pu être son ami.

Pourtant, fatigué par cette longue **randonnée**, Folco s'endormit.

Il fut réveillé en même temps que le vieux gardian par le hennissement du cheval d'Antonio, attaché à la corde sous les arbres.

"A qui parles-tu, Franqui dit Antonio. Ou alors, ce sont les mouches qui te piquent. Allons, paix!..



— Antonio!..

— Eh bien?...

— Antonio... regarde!

— Qu'est-ce qu'il y a, petit?

— Là, là, Antonio..."

Folco désignait du doigt, en direction du marais, un bouquet de joncs, une tache verte sur la plaine brûlée.

"Je ne vois rien, dit Antonio qui avait mis la main ouverte en visière devant ses yeux. Il est bien vrai que ma vue baisse. Qu'as-tu vu, Folco?

Crin-Blanc..., murmura le garçon la gorge serrée.

Le poulain de Rita... Il descend vers le fossé. Et Franqui l'a senti de loin. Il l'a appelé..."



"La là, Antonio..."

Une deuxième fois, le cheval du vieux gardian lança son hennissement sonore.

"Le poulain vient vers nous, Antonio. Il a retrouvé les pâturages de sa manade. C'est lui! Je suis sûr que c'est Crin-Blanc..."

Une petite voix aigue, tremblotante, répondit de loin à l'appel de Franqui.

"Reste ici, Folco! ordonna Antonio, en retenant par un bras le jeune garçon qui était prêt à s'élancer. Reste près de moi et ne bouge pas.

— Il boite, Antonio...

— Non. Il est fatigué. Tu avais raison, petit, c'est lui.

— Je savais bien que c'était Crin-Blanc.

— Et dans quel état..." **grommela** le vieux gardian.

Maintenant qu'il s'approchait, on pouvait mieux voir ce que des jours de course folle à la recherche de sa mère avaient fait du magnifique petit cheval.

C'était bien Crin-Blanc, qui n'avait plus un poil de blanc. Toute sa **robe**, d'un gris de boue, était tachée. La queue du poulain pendait comme une corde. Il allongeait le cou, la tête basse, comme si elle avait été trop pesante.

Il n'aurait plus été capable de courir. Il traînait lourdement ses sabots dans la terre.

Au nouvel appel de Franqui, Crin-Blanc releva la tête. Il hennit, s'arrêta et gratta la terre du sabot.

— Laisse-moi l'approcher Antonio..., dit Folco.

— Non!

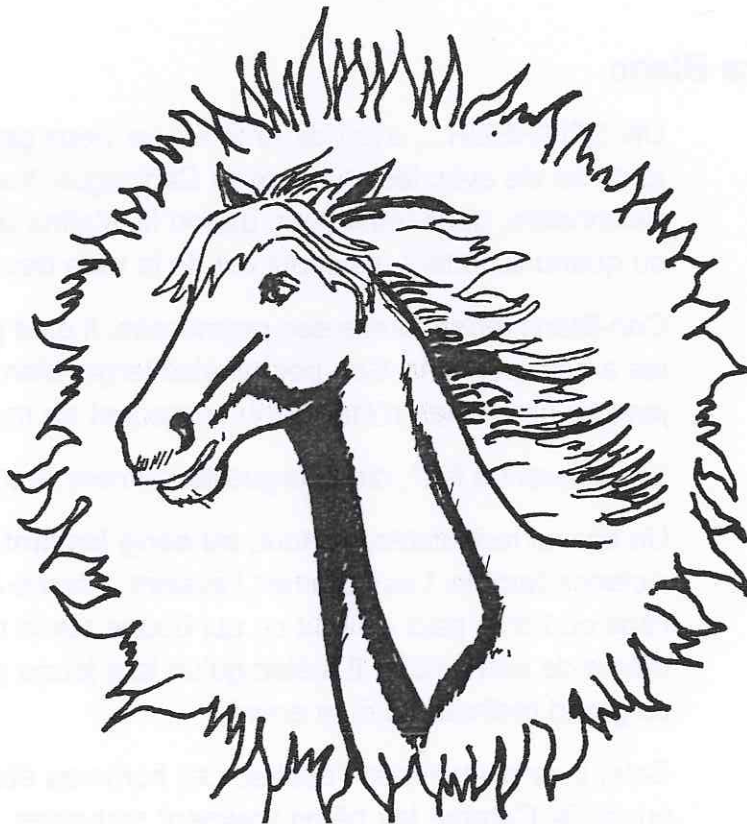
— Lui parler, alors... Je t'en prie, Antonio?

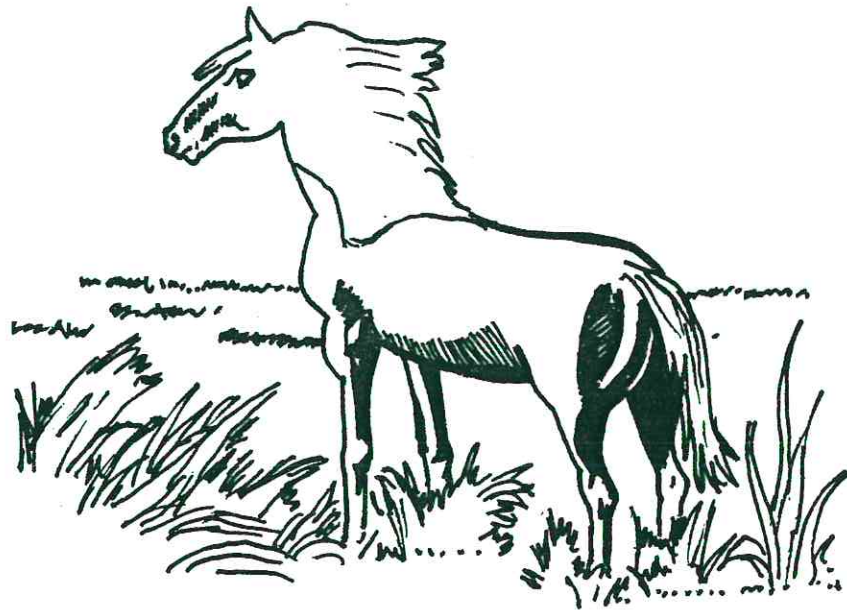
— Non... laisse-le parler à son grand frère. Il revient de loin, tu sais, ton Crin-Blanc. Et s'il a quelque chose à dire, ce n'est pas à nous, les hommes! Il est passé par une rude épreuve. Il ne l'oubliera pas de sitôt!..."

Folco devait se souvenir plus tard de cette parole du vieux gardian qui connaissait bien les chevaux de Camargue.

"Tu vois, Folco. Franqui vient de lui parler, au jeune. Crin-Blanc, ce soir, aura retrouvé la troupe de ses frères sauvages. A la nuit, il ira boire avec eux à la rivière. Et prendre un bain. Il a besoin de se nettoyer!

- Tu es sûr qu'il n'est pas blessé, Antonio?
- Tu ne vas pas m'apprendre à regarder marcher un cheval, petit!... Tien, vois-le, ton ami... L'air de sa manade lui a donné du courage.
- Il est beau, Antonio.
- Très beau..., dit le vieux gardian. Ce sera un **seigneur**. En selle. Nous pouvons rentrer, maintenant. Te voilà rassuré.
- Oui, Antonio. Je suis content. Et c'est vrai, ce que tu as dit?
- Si c'est vrai?... Bien, sûr! Et je m'y connais, tu peux me croire."





Le Prince Blanc

UN SEIGNEUR..., avait dit Antonio. Le vieux gardian avait vécu toute sa vie avec les chevaux de Camargue. Il savait reconnaître, dans leurs jeux, quand ils s'affrontent à la course ou quand ils luttent, celui qui est de la race des chefs.

Crin-Blanc tenait toutes ses promesses. Il était plus élancé que les autres poulains. Son poitrail était large, bien ouvert. Ses jambes nerveuses n'étaient qu'un paquet de muscles.

"Un cheval de fer.", disait orgueilleusement Antonio.

Un cheval redoutable, surtout, **au sang brûlant**, et d'une violence terrible. Les hommes l'avaient arraché à sa mère à l'âge où l'on a peur de tout ce qui bouge sur le marais, et même de son ombre. Il n'était qu'un tout jeune poulain quand ce grand malheur lui était arrivé.

Cela, il ne pouvait pas l'oublier. Les hommes étaient ses ennemis. Comme les bêtes vraiment sauvages, Crin-Blanc savait reconnaître de très loin l'odeur des hommes.

Dès que la silhouette d'un gardian apparaissait dans la plaine, Crin-Blanc qui menait le jeu de la troupe des jeunes chevaux, lançait un hennissement et donnait le signal de la fuite. Antonio lui-même n'avait jamais réussi à l'approcher.

Mais Crin-Blanc reconnaissait Folco.

Plusieurs fois, poussant son bateau jusqu'au fond du marais, le garçon réussit à **accoster** aux grandes terres que parcourent les manades.

Au soir tombant, les chevaux descendent au fleuve pour boire.

Dans la troupe, le garçon distinguait tout de suite son ami. Il appelait Crin-Blanc... Le jeune cheval répondait par un hennissement. Il s'approchait, humant l'air, les naseaux ouverts, attiré mais craintif.

Il se souvenait sûrement de leur première rencontre au bord de l'eau, quand ils étaient tous deux de la même taille, le jeune poulain et le garçon.

Maintenant le cheval avait grandi. Il regardait de haut ce petit bout d'homme qui l'empêchait de s'enfuir, rien qu'en lui parlant doucement.



Crin-Blanc reconnaît Folco

Mais malgré la douceur de cette voix amie, Crin-Blanc, semblait lui dire : "Toi, tu es de chez les hommes. Nous ne sommes pas de la même tribu."

Les saisons passèrent.

Pour obéir au grand-père Eusébio, Folco travailla pendant les mois d'une saison de pêche sur le Rhône.

Jusqu'à la nuit, on jetait les filets qui vous déchirent les mains.

Le soir, on accostait à la rive d'une petite île pareille à toutes les autres, avec ses bouquets d'arbres et ses touffes de hautes herbes.

Les pêcheurs allumaient leur feu de camp pour cuire la soupe de poisson.

Puis, roulé dans une couverture, sur un lit d'herbes, on **dormait à la belle étoile.**

Malgré la fatigue des grandes journées de pêche, Folco restait longtemps sans trouver le sommeil. Il rêvait de Crin-Blanc. Loin de la ferme, du marais, des manades, il ne cessait de penser à son ami , le prince blanc.





La Capture

A la fin de la campagne de pêche, Folco revint chez lui.

Il était heureux de retrouver son jeune frère et le grand-père Eusébio, après une si longue absence. Et la vie recommença dans la petite cabane blanche, au bord du marais.

Quelques jours après le retour de Folco, Antonio passa à la ferme. Le garçon était déjà parti de bonne heure, avec son bateau.

"Le petit sera triste de t'avoir manqué, dit le grand-père.

— Dans le fond, vois-tu, Eusébio, c'est mieux comme ça...

— Encore vos histoires de chevaux..., grommela le vieux pêcheur. Je croyais que ça lui passerait, à mon gars. Des chevaux, il en a toujours plein sa petite tête. Et son Crin-Blanc!...

— Je sais, Eusébio,

— Tu pars déjà?



Antonio passa à la ferme

— Oui, dit Antonio. Je vais rejoindre les autres gardians. Un vieux comme moi est encore capable de faire voir au manadier qu'il sait gagner sa paie, un jour comme aujourd'hui. Parce qu'aujourd'hui il pourrait y avoir du sport..."

Antonio avait un drôle d'air. On hésitait à lui poser des questions. Et Eusébio, assis devant sa porte se remit à réparer ses filets, en regardant Antonio s'éloigner au petit trot, en direction des pâturages.

Folco, sur le marais, était loin de se douter qu'à cette heure, le manadier et ses gardians allaient essayer de capturer un jeune cheval... et que ce cheval, c'était Crin-Blanc !

Antonio rejoignit les gardians au moment où ils commençaient à encercler la troupe des chevaux sauvages. Les gardians étaient de merveilleux cavaliers."

Franqui, cheval d'Antonio, n'était plus très jeune comme son maître, et il avait perdu de la force. Mais le vieux gardian manoeuvrait si finement sa monture, et avec une telle adresse, qu'il se trouvait toujours en tête, dans cette extraordinaire course à travers la troupe des chevaux affolés.

"A toi, Antonio... cria la manadier.

— Crin-Blanc allait s'échapper. Les gardians lancés au galop refoulaient le gros de la troupe et l'empêchaient de franchir le fossé.

Crin-Blanc, séparé de la manade, fit brutalement **volte-face**. Mais Antonio revenait par le travers, et pour briser l'élan de Crin-Blanc, il freina durement son cheval qui faillit être renversé.

Un saut de mouton... une ruade en plein poitrail de Franqui... Et Crin-Blanc détala **ventre à terre**.

Au loin, la troupe s'enfuyait. En face de lui, barrant la voie, les gardians revenaient.

"Saute, Antonio!..." hurla le manadier.

Comme si s'était utile de s'user la gorge pour crier un ordre à un vieux gardian qui savait son métier!

Encore un effort pour le dernier temps de galop... "Holà!... les barrières!" cria le manadier.

Elles étaient déjà ouvertes.

La piste conduisait à un enclos de dressage fermé par des piquets et des perches.

Crin-Blanc était pris.

Il essaya de se jeter comme un furieux contre la barrière qui tenait bon. Il roula à terre, meurtri. Il se relèva aussitôt, se lança dans un tour de piste, au ras des perches, cherchant une **issue** pour s'échapper.

Les gardians descendus de cheval guettaient son passage, abrités derrière les barrières. L'un d'eux réussit à lancer une corde autour du cou de Crin-Blanc. Puis il sauta dans l'enclos.

Escaladant la barrière, les autres gardians coururent aider leur camarade.

L'homme avait beau être **leste**, il allait se trouver rapidement en mauvaise posture. Jamais de mémoire de gardian, il n'avait capturé un cheval qui ait eu autant de défense.

A demi étouffé par le noeud coulant qu'on lui avait passé autour de l'encolure, Crin-Blanc luttait désespérément.

Une fois de plus, les hommes le torturaient. Le souffle coupé, presque au bout de ses forces, le fier étalon se **ramassa**, bondit...

"Au large! Au large!..." cria Antonio qui arrivait avec le manadier.

Le gardian qui n'avait pas lâché la corde, roula dans la poussière.

"Tu veux te faire tuer!..." cria Antonio.

Complètement affolé, Crin-Blanc aurait été capable de déchirer ces hommes à coups de dents ou de les assommer sous ses sabots.

Heureusement il réussit à briser sa corde.

"Tu es fou, Antonio!" hurla le manadier.

Antonio en s'agrippant à la barrière, à cause de sa mauvaise jambe, avait mis pied à terre. Il ouvrit la porte de l'enclos.

"Tu es fou!..."

— Vous auriez mieux aimé que le cheval se rompe le cou, peut-être..." dit le vieux gardian.

Crin-Blanc qui avait aperçu cette issue, se jeta hors de l'enclos. Il reprit la piste de la clairière. Il disparut dans un nuage de poussière, au tournant, derrière les arbres.

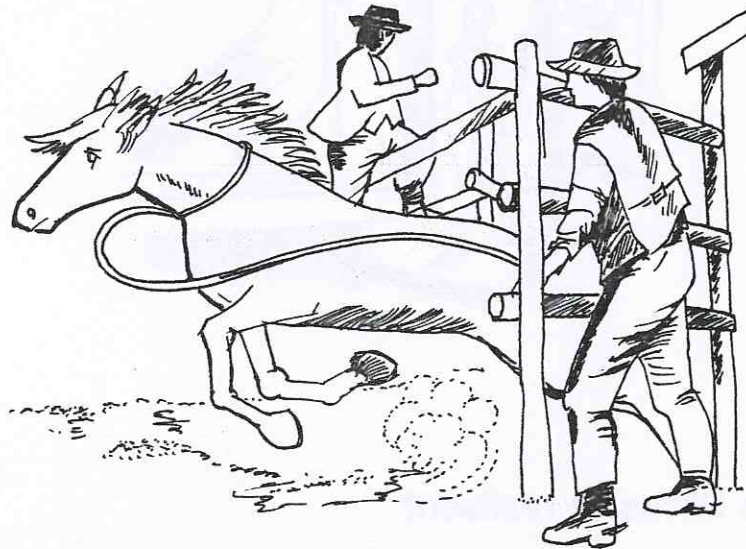
— "Jolie journée!..." gronda le manadier.

— Elle aurait pu finir plus mal, grommela Antonio entre ses dents.

— Qu'est-ce que tu **marmottes**, vieux?...

— Rien, patron, rien.

— Alors, tais-toi", dit le manadier. Et à ses gardians : "Vos chevaux à l'écurie. Demain, on leur en demandera autant qu'aujourd'hui et plus. Cette fois, Antonio, on l'aura, ce cheval blanc. On en a **maté** de plus difficiles. Quand je l'aurai, un



mors dans les dents, et avec une bonne paire d'éperons. A moins que tu veuilles le monter le premier, Antonio! ..."

Et les gardians de rire.

Le soir, dans la paille, aux écuries où ils allaient dormir tous deux, Antonio dit au jeune gardian que Crin-Blanc avait failli renverser :

"C'est facile de rire d'un vieux..., dit Antonio.

— Je ne me suis pas moqué, moi, Antonio...

— Parce que toi, tu as peur? Ne t'en défends pas. Dans mon jeune temps, moi aussi, j'ai eu affaire à un cheval aussi fier que ce blanc-là. Indomptable... On n' a jamais pu le prendre. Le patron est le maître. Mais moi, à sa place, je n irais pas au-devant de la mauvaise chance.

— Le patron est un violent, tu sais Antonio.

— Je sais, dit Antonio,... je sais."



Quand les Rêves se réalisent

Le lendemain, comme tous les jours à son lever, Folco fit chauffer le café, puis, avant de réveiller le grand-père, il donna un rapide coup de balai au sol de terre battue.

Perchée sur un gros coffre, la petite alouette d'Eusébio dormait, les plumes **ébouriffées**.

Déjà debout, Folco!...

— Le soleil est haut, grand-père.

— Je me fais vieux, vois-tu.

Ce matin encore, il faudra que tu ailles sans moi à la pêche.

— J'irai peut-être plus loin que la grande mare, dit Folco.

— Tu as raison, c'est poissonneux par là. Mais alors tu ne seras pas revenu pour déjeuner.

— J'emporte le sac, dit Folco.

— C'est bien... fais bonne pêche."

Folco jeta les filets sur son épaule et sortit de la cabane. Le bateau avait encore embarqué pas mal d'eau pendant la nuit. Folco écopa. Puis Il s'écarta du bord et commença de pousser à la perche.

Il y aurait sûrement du poisson dans les **nasses** qu'il n'avait pas relevées la veille. En deux heures, avec un peu de chance, sur la grande mare, son seau à poisson serait rempli. Alors, Folco serait libre jusqu'au soir ; il irait accoster aux grandes terres des pâturages. Il irait voir Crin-Blanc...

Le garçon était loin de **se douter** que la rencontre avec son ami se ferait beaucoup plus tôt.

Folco avançait sans bruit, poussant sa barque au milieu des fleurs blanches qui couvrent les étangs. Il se réjouissait d'avoir toute cette grande journée devant lui.

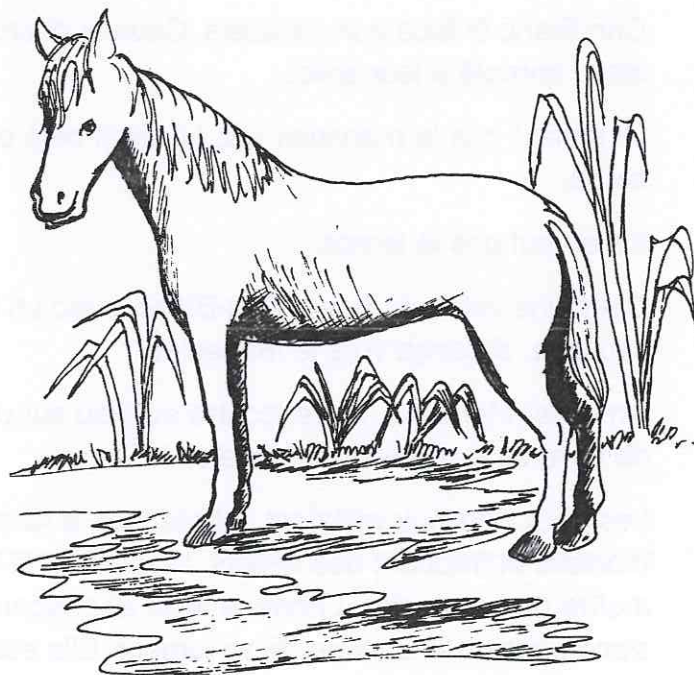
Il arriva aux llots de vase. Il s'arrêta pour relever deux nasses où le poisson frétilait. Une belle anguille au ventre blanc faillit lui échapper des mains. Heureusement, elle tomba au fond du bateau où elle disparut dans le creux des planches.

Folco jeta ses nasses plus loin. En passant au-dessus de la fosse bleue, il lança deux fois son filet : deux coups heureux...

La journée commençait bien.

Un oiseau s'envola. En le cherchant du regard, Folco aperçut tout à coup la haute silhouette blanche qui se détachait sur le fond des buissons.

Crin-Blanc!...



C'était Crin-Blanc qui se reposait de sa course épuisante de la veille et de sa lutte avec les hommes. Il avait dû passer la nuit ici, à l'abri des fourrés, dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Sa crinière était toute emmêlée. L'épaisse touffe de crins qui lui pendait du front sur les yeux lui cachait la moitié de la figure.

Crin-Blanc avait senti venir quelqu'un. Il tourna la tête du côté de Folco. Il dut bien reconnaître son ami, car il ne tenta pas de s'enfuir.

Brusquement, il rejeta la tête en arrière, faisant voler sa crinière. Les jambes raidies, il se dressa de toutes sa taille. Il était superbe!...

Le cheval venait d'entendre de très loin, des pas dans l'eau.

Et aussitôt, des cris :

"C'est lui... Cette fois, nous le tenons... Tous à moi!..." La manadier arrivait au galop en entraînant ses hommes.

L'eau volait sous les sabots des chevaux des gardians qui allaient encercler Crin-Blanc.

Folco arrêta sa barque. Il allait assister à la scène. Elle serait brève.

Au grand étonnement des gardians, l'étalon sauvage ne tenta même pas de se sauver. Sa fierté le poussait à rester.

Crin-Blanc fit face aux cavaliers. Ceux-ci décrochèrent leur lasso enroulé à leur selle.

"A moi!..." cria le manadier qui, lui, était déjà prêt à lancer sa corde.

Il n'en eut pas le temps.

Dans une volée de boue, Crin-Blanc, avec un hennissement sauvage, s'élança vers le manadier.

Un assaut terrible... La rencontre eut lieu sur une étroite bande de terre où le sol était presque sec.

Les deux chevaux restaient cabrés face à face. Crin-Blanc, mordant et frappant des sabots, repoussait la monture du maître des manades. L'homme avait abandonné ses **rênes** et s'accrochait à la crinière de sa jument. Elle était puissante et

courageuse, cette jument. Elle supporta le choc, se dégagea et retomba lourdement sur ses pieds.

Les gardians accouraient.

Mais Crin-Blanc, absolument déchaîné, revenait à la charge. La jument du manadier s'arrêta si brusquement que son cavalier roula à terre.

Il lança un juron terrible. Les gardians se précipitèrent pour relever leur maître.

"Laissez-moi!

— Rien de cassé?...

— Laissez-moi, je vous dis!

Sa voix tremblait de colère.

La sale bête!..." cria-t-il.

La rage l'étouffait. Il essuya de sa manche de chemise son front ruisselant de sueur. Alors, tendant le poing dans la direction où Crin-Blanc s'était enfui, le manadier lança entre deux jurons :

"Cette sale bête... celui qui la veut, je la lui donne!"

Folco avait entendu. Il s'approcha. Il était intimidé par ces hommes. Pourtant, il trouva le courage de répondre doucement au manadier en colère

"Vous la donneriez... même à moi?..."



Le maître des manades regarda du haut de sa jument cet enfant, pieds nus, les cheveux ébouriffés.

"Qu'est-ce que c'est que ce petit sauvage? dit-il.

- C'est Folco, répondit un des gardians.
- Folco...? connais pas.
- Le petit de chez Eusébio, le pêcheur...
- L'ami d'Antonio, je vois!!! ricana le manadier. Et c'est ce petit misérable qui a envie de mon cheval!... Il ne manque pas d'audace, ma parole... Eh bien, oui, là... Entendu! Même à toi, petit, le cheval, je te le donne... Mais quand tu l'auras attrapé... tes poissons... eh bien... ils auront des ailes!..."

Les gardians se mirent à rire.

"Allez, vous autres, dit le manadier. On rentre..."

Il eut encore son mauvais sourire en regardant Folco qui n'avait pas bougé, les pieds dans la boue, en face de lui. Puis, faisant tourner son cheval, le manadier prit la tête de sa petite troupe qui s'éloigna au trot.

Devant tous ses gardians, le manadier avait donné Crin-Blanc à Folco. Et l'enfant se disait : "Si je l'attrape, Crin-Blanc sera bien à moi, maintenant..."

Voilà ce qui pouvait emplir de joie le coeur d'un gamin de douze ans.

Les gardians ne poursuivaient plus Crin-Blanc. Il n'était peut-être pas allé très loin.

Folco attacha sa barque. Il savait lire les traces. Les sabots du prince blanc avaient marqué profondément la boue.

Folco les suivit entre les hautes herbes de la rive jusqu'à la terre ferme ou elles commençaient à s'effacer.

Ici, le cheval s'était arrêté. Il avait piétiné le sol. Ah... il était revenu vers la plaine d'eau couverte de fleurs blanches.

Soudain, Folco aperçut son ami. Crin-Blanc était très fatigué. Il laissait pendre sa tête et la pointe de sa crinière touchait l'eau. Folco s'approcha sans bruit. Il l'approcha doucement.



"Crin-Blanc!..."

Le cheval remua les oreilles.

Cette fois encore, Crin-Blanc allait se laisser **séduire** un moment par la voix de son ami.

"Tu es à moi, Crin-Blanc...", se dit tout bas Folco.

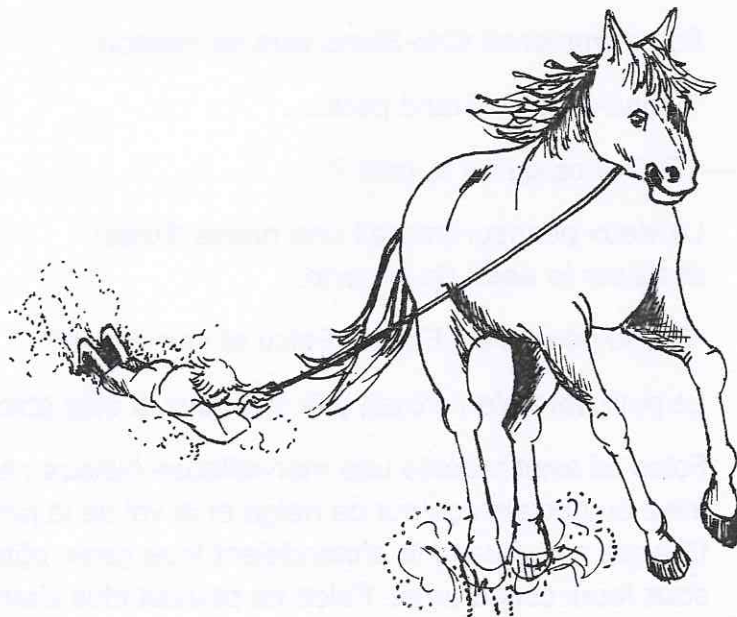
Le garçon tenait à la main, bien enroulée, la corde que le manadier avait abandonnée par terre, quand il était tombé de sa selle. D'une voix plus forte, pour que le cheval relève la tête, il l'appela encore une fois :

"Crin-Blanc!..."

Et aussitôt, il lança son noeud-coulant.

Le cheval surpris se cabra, bondit. Il partit au grand galop, traînant derrière lui le garçon qui s'était abattu dans la vase, mais sans lâcher la corde.

Pour rien au monde, Folco n'aurait abandonné sa prise. Le cheval soufflait, la gorge serrée par la corde. Pour se débarrasser de ce poids mort qui rebondissait derrière lui, il accéléra son galop.



La tête sous l'eau, aveuglé par la boue, Folco se cramponnait de toutes ses forces à la corde enroulée autour de son poignet.

Traîné sur le ventre, déchiré aux genoux et aux coudes, la bouche et le nez pleins de boue, Folco se laissa ainsi emporter tout en travers de la plaine d'eau. Enfin, le cheval s'arrêta. Il tremblait un peu. Il allongeait le cou vers le garçon qui restait étendu, les cheveux encroûtés de boue. Dans cette figure toute noire, il n'y avait de propre et de brillant que les yeux.

Quelques moments passèrent. Immobile, encore inquiet, le cheval observait ce petit sauvage qui le regardait comme on regarde un ami.

Folco se releva et lentement, il s'approcha jusqu'à toucher l'épaule de Crin-Blanc. Il tendit le bras sur le cou de l'étalon, et enfonça sa main dans la douce crinière.

Pendant un instant, la longue joue blanche du cheval toucha la joue noire du garçon.

Crin-Blanc, pour la première fois, se laissa caresser.

"Viens, Crin-Blanc... viens..."

Folco n'avait même pas besoin de tenir la corde. Crin-Blanc le suivait. Ils marchaient, épaule contre épaule, sur le petit sentier, en suivant le bord du marais qui conduisait à la ferme.

Folco emmenait Crin-Blanc vers sa maison.

"Grand-père!... Grand-père..."

— Qu'est-ce qu'il y a, petit ?"

Le vieux pêcheur tressait une nasse d'osier, assis sur le **seuil** de la porte.

"Grand-père, c'est Folco... Folco et son cheval!"

Le petit frère n'en croyait pas ses yeux. Il était ébloui.

Folco lui avait raconté une merveilleuse histoire : sa rencontre avec un poulain couleur de neige et le vol de la jument. Chaque soir, quand ils s'étendaient tous deux, côte à côte sous leurs couvertures, Folco ne pouvait plus s'arrêter de parler de son ami Crin-Blanc, le cheval sauvage qu'il allait retrouver au milieu du marais.

Ce marais, pour le petit qui ne s'éloignait jamais de la cabane, c'était le **pays enchanté**.

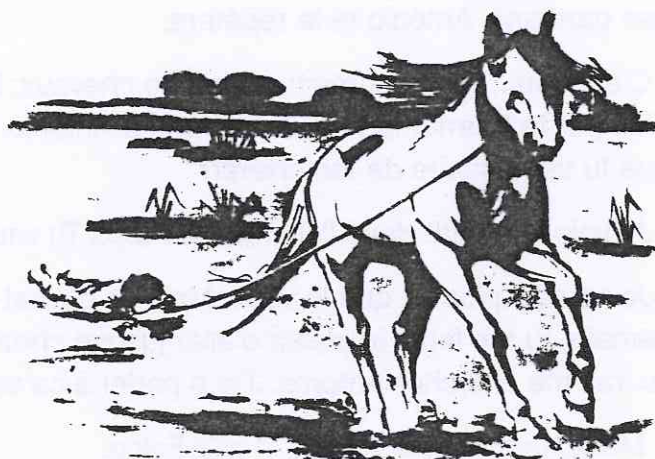


"Un jour, je t'emmènerai avec moi, sur ma barque, disait Folco... Et tu verras..."

— Tu me le promets toujours..." répondit l'enfant en soupirant.

Il restait seul sur la rive regardant son grand frère partir à l'aventure vers le pays du mystère. Là-bas, Folco avait en secret ses rendez-vous avec un prince blanc qui lui apparaissait tout d'un coup sous la forme d'un immense cheval.

C'est ainsi que le petit frère de Folco se représentait Crin-Blanc.



Folco savait très bien raconter de jolies histoires qui font rêver. Mais celle de Crin-Blanc était la plus belle de toutes.

Et voici que, ce soir, le grand frère revenait avec le cheval... C'était un vrai cheval à la robe aussi blanche que la neige. Il était plus grand, plus magnifique encore que le cheval de rêve dont Folco avait raconté l'extraordinaire aventure.

"N'aie pas peur..., dit Folco en riant. Tu vois, c'est Crin-Blanc. Il est à moi, maintenant."

"Dis, Folco, dis..."

Folco se pencha à l'oreille du petit et tout bas :

"Oui, Crin-Blanc est à moi. A partir d'aujourd'hui, il est à moi, tu

entends. C'est mon cheval. Le manadier me l'a donné. Je te raconterai...

— Il te l'a donné..., répondit le grand-père Eusébio en **ricanant**.
Qu'est-ce que j'entends là? Je n'ai plus qu'une oreille de bonne, mais elle me suffit.. Alors, c'est à un petit sauvage comme toi que le manadier a fait cadeau d'un de ses chevaux!...

— Ecoute, grand-père...

— Ta... ta... ta... Arrête de me raconter des histoires.

— C'est Crin-Blanc, dit Folco. Et je te le jure, grand-père, je te jure que le manadier me l'a donné tout à l'heure, devant tous ses gardians. Antonio te le répétera.

— C'est bon... Toujours tes histoires de chevaux. Elles finiront bien par te tourner la tête. Je parlerai à Antonio. Et qu'est-ce que tu vas en faire de ton cheval?

— Je vais le mettre dans l'enclos, dit Folco. Tu veux bien?

— Je ne sais plus ce que je veux. Mais ce qui est sûr, c'est que demain, tu me feras le plaisir d'aller jusque chez le manadier. Tu iras me chercher Antonio. J'ai à parler à ce vieux fou.

— Merci, grand-père, merci!..." cria Folco.

Et il entraîna le petit frère encore tout surpris vers l'enclos où, **docilement**, Crin-Blanc les suivit.

"Je vais l'installer ici, dit Folco. Hein, Crin-Blanc, tu seras bien soigné, tu verras."

Le cheval restait encore un peu craintif.

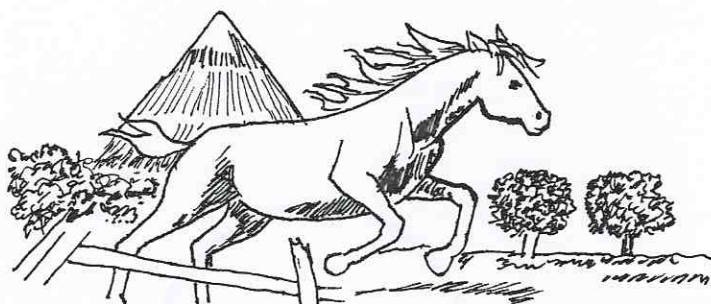
"Il faut qu'il s'habitue, dit Folco au petit. Tu vois, il mange dans ma main. Donne-lui une poignée de paille, toi aussi. N'aie pas peur. Il te sent parce qu'il ne te connaît pas. Là, je le tiens par sa mèche blanche. Tu peux lui caresser doucement la joue. Attention!..."

— Il a peur de moi, dit le petit.

— Non. Va vite fermer la barrière. "

Folco avait tout de suite deviné la cause de cette impatience. Très loin, car on entendait à peine leurs hennissements, la troupe des chevaux sauvages galopait vers le fleuve.

Crin-Blanc laissa tomber la poignée de foin qu'il mâchonnait. Il dressa la tête, écouta, redressant les oreilles. Les naseaux grand ouverts, les lèvres frémissantes découvrant ses dents, l'étalon, de toute sa voix, répondit à l'appel de la manade.



Folco comprit qu'il ne pourrait plus retenir son ami.

Crin-Blanc aimait certainement, lui aussi, ce garçon, sa voix douce et ses caresses. Mais il ne pouvait plus résister au désir de rejoindre ses frères sauvages.

Le cheval fit un écart pour éviter le tout petit qui était dans ses jambes. Folco n'eut que le temps de se jeter au-devant de lui. Il n'avait rien pour l'arrêter. En entrant dans l'enclos, tout à l'heure, il avait enlevé la corde qui était au cou du cheval.

Crin-Blanc s'élança contre la barrière qui s'abattit. Puis, ventre à terre, coupant droit à travers la plaine, il s'enfuit en direction des hautes terres, les pâturages des fiers chevaux sauvages.

Crin-Blanc revenait chez les siens.

Folco perdait son beau cheval. Il avait le cœur gros.

Crin-Blanc ne pouvait pas vivre chez les hommes et même pas aux côtés du garçon qui était son ami. Il lui fallait les grands espaces, la liberté.

"Il ne reviendra jamais...", pensa Folco.

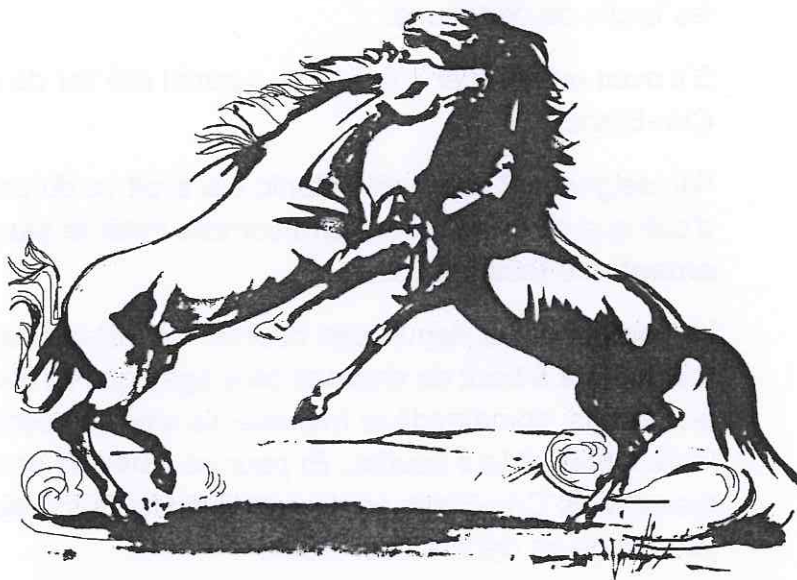
Suivi du petit qui partageait la tristesse du grand frère, Folco rentra dans la cabane pour préparer la marmite où cuirait la soupe de poisson du dîner.

"Je m'en occupe... ", dit le grand-père.

Et il n'ajouta rien. Le vieux pêcheur avait bon coeur.

Il voyait que, ce soir, son petit et Folco avaient une grosse peine.





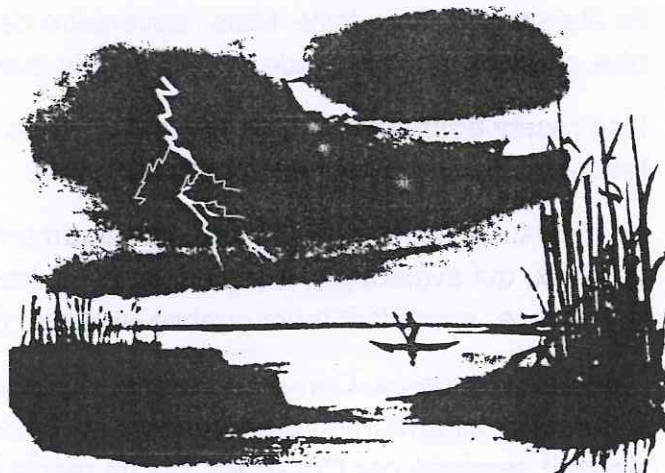
Les Combats de Printemps

Antonio avait souvent parlé à Folco de ces combats où se battent les chevaux les plus fiers de la troupe.

"Le combat pour le titre...", avait dit Antonio.

Pour le titre de meneur. Le vainqueur est l' élu. C'est lui qui devient le chef, le maître incontesté, et qui imposera sa loi.

Le tonnerre commençait à gronder sourdement sur le marais, alors que Folco, encore loin de la cabane, poussait à la perche, sur le chemin du retour.



Il entendit, venant de très loin, les hennissements étouffés et les bruits de cette lutte.

S'il avait pu assister à la scène, il aurait été fier de son ami Crin-Blanc.

"Un seigneur...", avait dit Antonio qui avait vu du premier coup d'oeil que ce cheval au regard sombre **avait le sang plus ardent** que tous les autres.

Le combat durait depuis des heures. Crin-Blanc était venu rapidement à bout de chevaux plus âgés que lui. Ils avaient, en leur temps, commandé la manade. Ils savaient économiser leurs forces et leur souffle.. Et pour se battre ils usaient de ruses. Mais Crin-Blanc se donnait avec toute sa **fougue**. Il eut vite fait de se débarrasser d'eux.

Le seul adversaire de la force de Crin-Blanc était un jeune cheval à la crinière noire.

C'était la dernière attaque, celle du cheval noir et du cheval blanc, tous deux aussi courageux l'un que l'autre.

En bordure d'une petite **butte** où poussaient de maigres buissons, la manade était rassemblée. Craintives, les juments se tenaient un peu à l'écart, grattant la terre de leurs sabots impatients. Seuls, face à face, les deux étalons se provoquaient.

Crin-Blanc qui avait déjà reçu un mauvais coup, au cours du combat précédent, était blessé. Sa jambe saignait. Les deux chevaux s'observaient, essayant de mordre ou de lancer une ruade.

Ils étaient de même taille. Mais l'adversaire de Crin-Blanc était plus puissant, moins rapide, moins souple que lui.

Il se recula pour charger. Les deux étalons se précipitèrent à la rencontre l'un de l'autre en un furieux galop.

Le choc fut terrible. Mêlant leurs hennissements, les deux chevaux, qui avaient plié les genoux, se redressèrent, debout face à face, emmêlant leurs jambes et luttant corps à corps.

D'un coup de dents, Crin-Blanc déchira l'épaule de son adversaire, lui arrachant un hurlement de douleur. Le cheval s'abattit, terrassé par Crin-Blanc qui lui martelait le dos de ses sabots et l'écrasait sous son poitrail.

L'étalon noir se dégagea, et s'élança de nouveau vers Crin-Blanc qui fit face.

Et ce fut la mêlée dans le flot des crinières, les sabots martelant le sol et volant tout à coup en l'air, dans d'effrayantes ruades.

Crin-Blanc menait ce jeu terrible. Il sautait à la gorge de son ennemi qui visiblement s'épuisait. Il l'obligeait à reculer, la tête entre les genoux, crachant l'écume, à bout de souffle.

C'était la fin du combat. Vaincu, assommé par une dernière ruade de Crin-Blanc, le cheval noir, touché en plein poitrail, roula au sol, se débattant pour ne pas être piétiné. Puis, il se releva. Acceptant sa défaite, il revint en traînant la jambe vers le groupe des chevaux qui n'avaient pas bougé durant tout le combat.

La manade reconnaissait son chef.

La tête dressée vers le ciel, Crin-Blanc lança un hennissement sonore : son cri de victoire. Désormais, c'était lui le meneur.

Sans plus attendre, Crin-Blanc prit la tête de la troupe et se mit lentement en route vers le fleuve.

C'est à ce moment que le tonnerre commença de gronder sur le marais.

A cette heure, Folco allait arriver à la ferme dont La lampe était déjà allumée.

Toute la nuit, l'averse martella le toit de paille de la cabane. L'orage tournait au-dessus du marais.

Quelques heures avant le jour, la pluie cessa. Et quand le soleil reparut, les petits buissons luisaient d'un joli vert lavé.

Folco était déjà debout depuis longtemps. Il avait mis un peu d'ordre dans la maison qui sentait bon le pain grillé devant les braises.

Le petit qui s'éveillait, baïllait et s'étirait sous ses couvertures. Le chat demandait son lait. L'alouette du grand-père picorait des miettes sur le vieux coffre.

Folco rêva de Crin-Blanc, et c'est encore à son ami qu'il pensait dès son réveil. Cet ami l'aurait vite oublié, au milieu de ses frères sauvages, au beau royaume des chevaux.

Soudain, le garçon dressa l'oreille. Il lui sembla entendre, dehors, des pas dans l'herbe. Les pas s'approchaient. Et Folco entendit distinctement la voix amie. Il aurait reconnu entre mille ce hennissement doux, un peu plaintif qui faisait trembler les lèvres de Crin-Blanc quand il acceptait une caresse.

Le coeur du garçon sautait dans sa poitrine.

C'était Crin-Blanc qui revenait !

Folco courut à la porte, l'ouvrit...

Dans l'encadrement de la porte, il vit la magnifique silhouette blanche. Lentement Crin-Blanc releva la tête. Il était fatigué. Une lueur changeante troublait son regard au fond des grands yeux sombres.

"C'est toi...", murmura Folco.

Il prit dans ses bras la tête de son ami. Il la serra contre sa poitrine. Il était si ému que des larmes de joie lui montaient aux yeux.

Son petit frère s'approcha à son tour. Il se tenait à côté de Folco, le regard tourné vers son aîné.

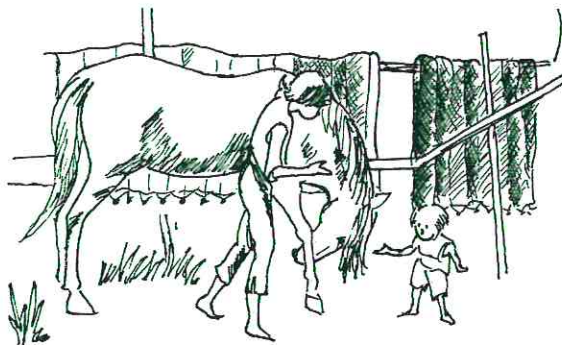
"Il est revenu... et tout seul !" répétait Folco, les deux bras au cou de son cheval. Il a traversé tout le marais.

Il a retrouvé le chemin de notre cabane.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le grand-père de sa voix enrouée.

— C'est Crin-Blanc..., cria le petit. Crin-Blanc qui est revenu. Il est là. Viens le voir, grand-père !..."

Toute la maison était **sens dessus dessous**. Devant le feu, les tranches de pain brûlaient. Le chat se servait tout seul, **lapant** dans le pot à lait.



Devant la porte, Folco et son petit frère n'en finissaient plus de s'émerveiller. Ce n'est qu'au bout d'un moment, en voyant Crin-Blanc allonger le cou pour lécher sa jambe, que Folco s'aperçut que le cheval était blessé. Le sang coulait encore d'une longue blessure ouverte jusqu'au sabot.

"Vite, il faut le soigner. Tu t'es battu, Crin-Blanc... Tu t'es battu avec les autres chevaux, et tu as été blessé. C'est pour cela que tu es revenu. Viens..."

Crin-Blanc se laissa docilement conduire dans le petit enclos derrière la cabane. Cette fois, Folco ne prit même pas la peine de fermer la barrière.

Vite, il fallait panser la plaie.

Le garçon courut chercher un seau et le rapporta rempli d'eau. Puis, déchirant un morceau de sa vieille chemise, il commença d'éponger la blessure.

"Donne ta jambe !..."

Crin-Blanc se laissait faire. Il plia le genou. Folco lui tenait à deux mains le sabot.

"Là... mets ta jambe dans le seau. Ce sera plus commode. Et ne bouge pas..."

Accroupis au pied du cheval, les deux enfants nettoyèrent délicatement la plaie. Elle était profonde, toute salie de graviers et de terre que Crin-Blanc avait fait voler à coups de sabot, pendant le combat.

"Là. Voilà qui est bien", dit Folco.

Il baigna encore longuement la jambe toute brûlante de fièvre. Puis, avec un torchon bien blanc que le petit frère était allé chercher dans le coffre, il enroula un pansement qu'il attachait avec une ficelle.

Crin-Blanc fit entendre un hennissement joyeux.

"Tu vois, il est content..., dit Folco au petit. Et cette fois, il ne s'en ira plus. Je vais lui donner une bonne brassée de foin."

Ce jour-là, Folco n'alla pas à la pêche. C'est le vieux grand-père qui voulut aller tendre ses filets. Il était heureux, le bonhomme, de la joie qui faisait briller les yeux des deux

enfants. Sa petite alouette l'accompagna, perchée sur son épaule.

Est-ce qu'on choisit ses amis? Sans doute... Celui de Folco était un grand cheval du marais de Camargue.

"Bonne journée, les petits... Tu as tendu aux endroits que j'ai dit, Folco?..."

— Oui, juste avant la grande mare.

— A ce soir..."

La barque s'éloigna.

Folco ne devait jamais oublier cette merveilleuse journée et la semaine qui suivit.

Pour le tout petit, c'était encore le conte magnifique qui continuait.

Folco était heureux. La manadier lui avait fait cadeau du plus beau cheval de sa manade. Mais, surtout, Crin-Blanc s'était donné lui-même. Et il restait à la ferme par amitié.

Il accourait à la voix de Folco. Il venait manger dans sa main. Il l'aurait suivi jusque dans la maison. Il passait la tête, retenu par les épaules, dans l'étroite ouverture de la porte.

Maintenant Folco rêvait de monter son cheval, de se lancer avec lui dans de grandes randonnées. Mais il n'avait encore jamais osé l'enfourcher.

La blessure de la jambe une fois guérie, Folco avait enlevé le bandage et attaché au jarret du cheval un bouquet de feuilles pour chasser les mouches.

Il y avait bientôt une semaine que Folco et Crin-Blanc vivaient les beaux jours de l'amitié, quand, un matin, Antonio passa à la ferme. Crin-Blanc, dans son enclos, répondit par un joyeux hennissement au salut sonore de Franqui.

"Tu as vu, Antonio?..." cria Folco en courant au-devant de son ami.

Le vieux gardian arrêta sa monture. Par-dessus la barrière, les deux chevaux se frottaient le nez.

"Antonio, tu as vu Crin-Blanc..."

— Non, justement, dit Antonio. Non, je n'ai rien vu..."

Il n'ajouta pas que ce n'était pas son affaire de rapporter au manadier ce qu'il avait vu.

Antonio descendit de cheval. Il resta un moment en compagnie d'Eusébio. Puis il poursuivit sa tournée et s'éloigna en bordure du marais.



Folco avait enlevé le bandage.

C'est ce soir-là que Folco décida d'enfourcher Crin-Blanc et de se lancer avec lui dans une grande course.

Il choisit un moment où il était dans l'enclos avec son cheval. Alors, il lui parla doucement, **le flatta du plat de la main** tout le long des reins.

Folco n'avait pas de bride. Une corde ferait l'affaire. Crin-Blanc résista d'abord, puis céda et se laissa passer la corde autour des naseaux.



Debout contre l'épaule de son cheval, saisissant la crinière à deux mains, Folco prit son élan, s'enleva, retomba en se faisant aussi léger qu'il pouvait, sur les reins de sa monture.

Surpris, Crin-Blanc se cabra d'un seul coup et fit un écart. Il n'entendait plus la voix de son ami. C'était un cheval sauvage dont le sang s'affolait parce qu'on essayait de le monter.

Folco eut beau serrer les genoux, se cramponner à la crinière, Crin-Blanc en deux brusques sauts, se débarrassa de son cavalier et l'envoya rouler à terre.

Folco se retrouva la face dans la poussière et tout meurtri.

Il se releva.

Déjà, Crin-Blanc était loin, Le garçon le vit disparaître au galop, au tournant de la petite **pinède**.

Finis le beau rêve!...

Folco avait le cœur bien gros. S'il n'avait pas vu arriver son grand-père qui venait d'accoster, le jeune garçon n'aurait pas eu le courage de se retenir. Il aurait éclaté en sanglots.

Et le soir, avant de trouver le sommeil, près du petit frère qui, lui, s'était depuis longtemps endormi, Folco répétait tout bas :

"Il était mon ami. Il a cru que j'allais lui faire du mal..."

Il est parti et c'est ma faute..."



Crin-Blanc a disparu

Deux longues semaines passèrent sans que Folco eût la chance de rencontrer Crin-Blanc.

Pourtant, chaque jour, le garçon partait sur sa barque et explorait le marais.

Il s'approchait des terrains de parcours de la manade. Mais il était difficile d'arriver à bonne distance de la troupe des chevaux sauvages.

Un soir, pourtant, après avoir passé la grande mare, Folco aperçut au loin un groupe de chevaux. Il **amarra** son bateau et sauta sur la rive. Puis en rampant dans la prairie et s'aplatissant derrière les touffes d'herbe, il commença son approche.

Pas un buisson ne lui permit de se cacher. Heureusement pour Folco, la plaine était coupée par un fossé à sec envahi par les herbes. Le garçon s'y laissa glisser et suivit ce fossé.

Le soleil dorait les robes claires des chevaux. Soudain, ils s'enlevèrent pour un petit temps de galop et se rapprochèrent.

Crin-Blanc aurait dû galoper à la tête de son clan. Folco, qui l'aurait distingué même de très loin, ne reconnut pas la fière silhouette de son ami.



Un jeune gardian dressait un jeune cheval.

Bien caché au creux du fossé, Folco observa longuement la troupe. La manade était inquiète. Les chevaux en groupe, presque serrés flanc contre flanc, semblaient pressentir un danger. Ils broutaient, arrachant ici et là une touffe d'herbe. Mais on les sentait impatients, prêts à s'enfuir à la moindre alerte.

Celui qui montait la garde était un bel étalon à la crinière noire. Il demeurait immobile sur ses jarrets nerveux, portant la tête haut dans le vent.

Ce n'était pas Crin-Blanc.

Dès que Folco montra la tête au-dessus des herbes, la troupe s'enfuit.

Deux fois encore, dans les jours qui suivirent, Folco aperçut la manade. Mais Crin-Blanc ne galopait pas au milieu de ses frères.

Crin-Blanc avait disparu. Qu'était devenu le bel étalon qui menait la troupe?...

Si encore Folco avait pu confier ses craintes à Antonio. Mais il y avait longtemps que le vieux gardian n'était pas passé à la ferme.

Enfin, n'y tenant plus, Folco, un soir, au lieu d'aller comme d'habitude du côté des grandes terres, dirigea sa barque vers les collines. Là, derrière les arbres, le manadier avait sa maison, son écurie et son parc à chevaux.

Dans l'enclos, un jeune gardian dressait un cheval. L'étalon encore sauvage opposait une résistance furieuse, essayant d'arracher les rênes des mains de son cavalier, et ruant... Le gardian, la chemise trempée de sueur, faillit à plusieurs reprises être vidé de sa selle. Enfin, il réussit à maîtriser sa monture, la fit courir autour de l'enclos, la poussant en plein galop pour la détendre. Puis, il sauta à terre et s'approcha de la barrière.

"Ah! c'est toi, Folco... Tu viens voir notre vieil Antonio. Il a été malade. Il s'en remet tout juste. Viens, mon gars, je vais te conduire."

Folco suivit le gardian.

Il trouva son vieil ami étendu sur un lit. Il avait les traits et le regard fiévreux.

"Salut, petit... je t'attendais. Ah! vois-tu, ce sera bientôt fini, pour moi, les chevaux... Assieds-toi..."

Folco s'approcha du lit.

"Je me rétablis doucement, dit le vieux gardian. j'ai attrapé une mauvaise fièvre. Mais parlons de toi. Regarde-moi un peu... Je te trouve mauvaise mine. Qu'as-tu? Il n'est rien arrivé chez toi?

— Non", dit Folco.

Antonio passa sa longue main sèche dans la chevelure en broussaille de Folco.

"Parle, mon gars... Qu'est-ce qui te tourmente?...

— Crin-Blanc..., murmura Folco. Crin-Blanc a disparu."

Et le garçon confia ses craintes au vieux gardian qui l'écoutait en hochant la tête. Il lui dit qu'il avait exploré tout le marais et rencontré plusieurs fois la manade qui avait perdu son chef.

"Je devine à quoi tu as pensé, dit Antonio. Durant les deux semaines que j'ai passées au lit, le manadier a fait capturer deux ou trois jeunes chevaux. Mais Crin-Blanc n'a pas été pris. Je le saurais. On en aurait parlé, entre gardians.

— Tu en es sûr, Antonio?

— Ça, mon gars, on n'est jamais sûr de rien.

— Tu vois bien, Antonio! Si le manadier a fait capturer Crin-Blanc... S'il l'a vendu...



— Tout est possible. Mais franchement, je ne le pense pas. Mon idée, vois-tu, c'est que ton Crin-Blanc a le sang fou. Tout cela vient de ce qu'il a été cruellement battu quand il n'était encore qu'un poulain. Alors, il provoque les autres chevaux. Il se bat... Et puis, il s'en va tout seul. Il ne peut supporter la compagnie des autres. Il court le vent, comme on dit."

Folco écoutait parler le vieux gardian.

"C'est non idée, petit. Crois-moi, ton Crain-Blanc n'est pas perdu. Et s'il se cache, il retrouvera bientôt sa manade."

Mais Folco n'était pas convaincu. Il craignait toujours qu'il ne soit arrivé malheur à Crin-Blanc.

"Ecoute, dit Antonio J'ai une proposition à te faire. Cela te changera les idées... A la fin de la semaine, je serai sur pied, et je t'emmène à **Arles**."

— A Arles, Antonio!...

— Mais oui, mon gars. Eusébio sera d'accord, j'en fais mon affaire. Ce sera la fête là-bas. Tu n'es jamais sorti de ton marais. Tu verras la ville, les courses, les taureaux... Allez, entendu. Dimanche, je passe à la ferme, et je te prends. Tu es content...?

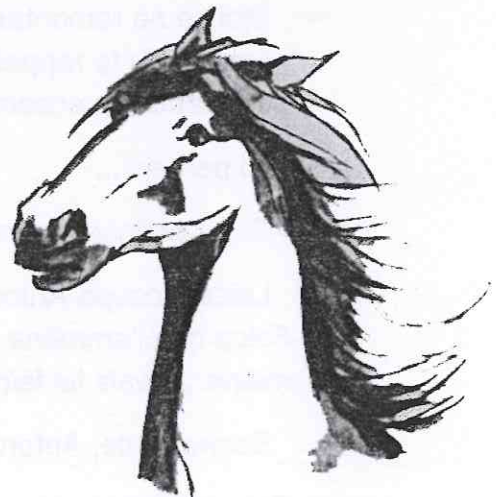
— Oh! oui, Antonio.

— Te fais plus de souci. Promis?...

— Promis, Antonio.

— Quel drôle de petit gars tu es!... Allez, à dimanche. Tiens-toi prêt."

En revenant vers la cabane au bord du marais, ce n'était pas à la fête d'Arles que rêvait Folco. Non... Toutes ses pensées allaient à Crin-Blanc, à cet ami qu'il craignait d'avoir perdu pour toujours.





La Fête à Arles.

Le dimanche arriva. A l'heure du rendez-vous, Antonio, au petit matin, arrêta son cheval au seuil de la cabane.

"On ne va pas courir trop vite, dit le gardian. On fera de courtes étapes. D'abord, il faut **ménager** Franqui.

— Et tu t'arrêteras en route chez les amis, conclut le grand-père.

— Bien sûr, Eusébio.

— Moi, je ne remonterai plus jamais à Arles, soupira le vieux pêcheur. Tu te rappelles, Antonio, la dernière fois que nous y sommes allés ensemble?

— Tu penses!...

— Tu ne craignais personne dans les jeux et les courses.

— Laisse, coupa Antonio. Ce temps est loin. Aujourd'hui, c'est Folco que j'emmène. Tu sais que ton gars est entre de bonnes mains. Je vais lui faire voir du pays.

— Bonne route, Antonio."

Folco **sauta en croupe** derrière le gardian. Le petit frère les

regarda s'éloigner. Il avait le coeur gros. C'était la première fois qu'il allait être séparé plusieurs jours de son aîné qui s'en allait au bout du monde.

Comme Antonio l'avait annoncé, ils chevauchaient par brèves étapes. Le soir, ils mangeaient et dormaient chez les manadiers. Tous connaissaient Antonio.

Les gardians qui devaient aussi se rendre à Arles étaient en pleins préparatifs pour la grande fête.

Il fallait faire aussi une visite aux écuries. Tous ces cavaliers étaient fiers de leurs **montures**. Antonio donnait son avis en connaisseur.

Le lendemain, on reprenait la piste à travers les arbres clairsemés. De loin, on apercevait parfois la masse noire des taureaux aux cornes effilées. On parcourait de vastes prairies où ne poussait qu'une maigre végétation.

Franqui portait avec entrain son cavalier et Folco qui, jambes pendantes, parlait avec son vieil ami.

"Je n'ai pas prévenu Giusèpe, dit Antono. Je veux lui faire la surprise."

Giusèpe habitait une maisonnette basse dans la campagne d'Arles sur un terrain pierreux. De loin, Antonio la montra du doigt à Folco. Les murs blancs, passés à la chaux, se détachaient parmi la verdure argentée des oliviers.

Giusèpe, voyant ces cavaliers **gravir** l'étroit sentier, s'avança pour les recevoir sur la terrasse bordée d'un mur de pierres.

"Quelle surprise, Antonio!... Et ce petit là? Un élève, sans doute... Un que tu dresses pour les chevaux?..."

Folco n'allait plus entendre parler d'autre chose que de chevaux, durant les jours qu'il passa dans cette maisonnette où deux vieux gardians échangeaient leurs souvenirs.

"Nous aurons une belle fête, cette année, Antonio, affirma Giusèpe. Après une petite sieste, nous descendrons en ville. Mais il faut d'abord soigner ton cheval. Allez, Folco, mène Franqui à l'écurie."

Franqui lança un hennissement joyeux. Aussitôt la voix d'un autre cheval répondit derrière la porte.

"C'est Rita, dit Giusèpe... Oui, ma jument.. On me l'avait volée. Les voleurs ne pouvaient pas se douter que cette petite maison devant laquelle passe la route était celle de l'ancien maître de la jument. Je l'ai vue. Je n'en croyais pas mes yeux. C'était Rita. J'ai crié...

— Et à ta voix, elle t'a reconnu... dit Antonio.

— J'aurais voulu que tu voies ça... Imagine-toi qu'ils l'avaient **attelée!**...

— Tu la leur as reprise?

— Il y a eu tout de suite un attroupement dit Giusèpe. Oh! Je n'ai pas fait d'histoires! J'avais retrouvé Rita, tu comprends... Alors, j'ai dit à ces malpropres, à ces voleurs de chevaux, de s'en aller. Ils n'ont pas insisté. Allez, faisons manger Franqui, et passons à table ."

Folco caressa la mère de Crin-Blanc. Le garçon était heureux que la jument ait retrouvé son ancien maître.

La fête fut pour Folco un émerveillement. Dans les rues, les **banderols** claquaient au vent.

"Place... Place!..."

Encadrés par des cavaliers qui les guidaient avec peine, les taureaux noirs, cornes basses, traversèrent la rue à tout allure. Ils disparurent dans un nuage de poussière vers les **arènes** où allaient se donner les courses.



Sous un soleil éclatant, les gardians sur leurs fiers petits chevaux, portaient en croupe leurs Arlésiennes, habillées comme des princesses.

Il y eut les jeux, les courses de taureaux,...

Folco, le petit pêcheur des marais de Camargue, était ébloui par ce spectacle, cette foule joyeuse, ces danses endiablées, ces musiques et surtout par les cavaliers.



Portant en croupe une Arlésienne.

"Pour que la .fête soit complète, dit Giusèpe à Antonio, après dîner, nous conduirons ton gars au cirque.

Il avait dressé son **chapiteau** sur la grande place. Le soir après. les jeux, les chars avaient défilé par les rues, pour la parade.

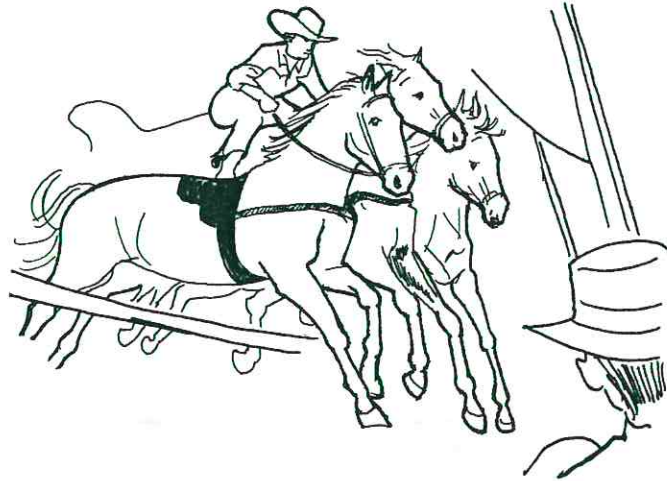
Folco n'avait jamais vu de cirque.

Tout en haut, aux derniers rangs des **gradins** assis entre Antonio et Giusèpe, Folco regarda de tous ses yeux le spectacle qui se déroulait sur la piste inondée de lumière.

Les clowns, les éléphants, les acrobates, les jongleur...

Enfin, les chevaux!...

Un cavalier vêtu comme un prince, montait un immense cheval noir, bien plus grand que tous ceux que Folco avait vus dans les manades.



Puis ce furent des jeux de cowboys. Vêtus de cuir, bottés jusqu'au ventre, et sous leur large chapeau, ils déboulèrent au galop, lancés à la poursuite d'un magnifique étalon enveloppé dans sa crinière blanche.

Nu, dans sa robe d'un blanc de neige, c'était un cheval sauvage qui échappait à ses poursuivants et évitait le lasso. Au milieu de la piste où les cowboys le cernaient, le cheval se dressa, prêt à combattre.

Prêt à combattre et à **désarçonner** son adversaire, comme avait fait Crin-Blanc, quand il avait sauté à la gorge de la jument du manadier.

Folco retint un cri. Et serrant le bras d'Antonio, la voix tremblante :

"Antonio... tu as vu!..."

— Ce n'est pas possible!... grommela le vieux gardien qui, lui aussi, avait été frappé par l'étrange ressemblance.

— Antonio... c'est lui! C'est Crin-Blanc!...

— Mais non, mon petit... mais non."

Sur la piste se poursuivait le jeu de la capture.

Le lasso siffla une dernière fois. Les deux jambes de devant liées ensemble, le magnifique cheval blanc s'abattit.

"Ils vont se faire assommer!..." gronda Giusèpe.

Mais les cavaliers du cirque savaient eux aussi manier les chevaux. Ils débarrassèrent l'étalon de ses liens. Il se releva d'un bond, faisant voler la sciure, il disparut derrière la toile rouge qui fermait l'entrée de la piste.

"J'en aurai tout de même le coeur net...", dit Antonio.

C'était l'entracte. Folco et ses amis suivirent la foule, pour la visite de la **ménagerie**.

Les écuries étaient tout au fond de la tente où les cages s'alignaient.

"Suivez- moi...", dit Antonio.

Derrière le grand cheval noir, on apercevait la silhouette blanche de l'étalon qui commençait à se calmer.

Le coeur battant, Folco s'approcha.

Ce n'était pas Crin-Blanc.

Tout joyeux, le garçon allait le dire à Antonio quand il vit son ami, le regard soucieux. Antonio ne quittait pas des yeux un groupe de trois hommes qui discutaient à quelques pas du cheval à crinière blanche.

L'un d'eux, botté de cuir, une **cravache** à la main, était le directeur du cirque. Folco reconnut aussitôt les deux autres. C'étaient le manadier et le jeune gardian qui dressait un cheval quand Folco avait rendu visite à Antonio.

"De quelle affaire peuvent-ils bien parler? murmura Antonio. Est-ce qu'on va vendre maintenant nos chevaux pour les cirques?..."

Le directeur et le manadier faisaient de grands gestes. Le manadier prenait son gardian à témoin. De la main, Il désignait le cheval qui ressemblait à Crin-Blanc.

"Tout cela ne me dit rien de bon...", grommela Antonio entre ses dents.

Mais Folco ne prêta pas attention à la mauvaise humeur de son ami. Il était heureux.



Crin-Blanc courait toujours libre à travers les marais de Camargue. Un jour, bientôt, l'étalon. et le garçon se retrouveraient de nouveau. Cette fois, ils ne se sépareraient plus.

Folco et Antonio demeurèrent deux jours encore dans la maisonnette de Giusèpe. Puis il fallut songer au départ.

"Quand tu seras décidé à te séparer de ton manadier, dit Giusèpe, tu sais que ma maison t'attend.

— Merci, Giusèpe, répondit Antonio. Je ne dis pas non... Mais tu sais, les chevaux!...

— C'est dur, Antonio. Je sais... Bonne route!

— Merci."

Sur le chemin du retour, comme à l'aller, Franqui saluait de loin, les chevaux des manadiers.

Après une dernière halte dans une petite ferme près du **Rhône**, et toute une matinée de chevauchée, Folco reconnut les grandes terres, et les dunes chargées de broussailles.

Franqui savait lui aussi qu'il revenait chez lui. Il salua d'un hennissement sonore une manade qui galopait dans le lointain. C'était peut-être celle de Crin-Blanc!...

Enfin, le soir, les deux cavaliers arrivèrent à la cabane au toit de roseaux. Sur le seuil de la porte, Eusébio et le petit frère firent de grands gestes de bras.

"Il en aura à vous raconter..., dit en riant Antonio. Je vais passer la nuit chez vous. Franqui est fatigué. Folco, tu mettras une botte de paille dans un coin. Avec une couverture, je serai comme un roi."

La veillée se prolongea longtemps. C'était surtout Antonio qui avait beaucoup de choses à raconter.

Quant à Folco, maintenant qu'il était revenu dans son marais, il savait que la barque était à la chaîne devant la porte. Et demain, pas plus tard que demain, le garçon reprendrait sa perche. Il partirait à la recherche de Crin-Blanc qui avait peut-être retrouvé sa manade.





Le Maître des Chevaux

Quelques jours plus tard, les gardians étaient réunis autour de la table du manadier. Le dîner prenait fin. Ce soir-là, Antonio allait avoir l'explication qu'il cherchait depuis la soirée au cirque.

Le vieux gardian apprit ce qui faisait l'objet de la discussion entre le manadier et le directeur du cirque.

Antonio s'était bien douté qu'il s'agissait d'un marchandage.

Le manadier et l'homme du cirque étaient donc tombés d'accord.

"Il veut que je lui vende un cheval indompté..., dit le manadier. Je n'ai rien contre, puisqu'il y met le prix."

Puis il éclata de rire.

"J'ai son affaire, dit-il. Vous devinez, les gars! Non?... Et toi, Antonio?... Tu ne vois pas! Eh bien, je vais vous le dire.

Le manadier prit son temps. Il bourra sa pipe, l'alluma et en tira une longue bouffée. Puis, toujours avec son mauvais rire :

"Oui... Je vous prie de croire que l'homme du cirque sera servi. Ah! monsieur veut un cheval de feu !"

Cette fois, Antonio et les gardians avaient deviné l'intention de leur maître.

"Qu'est-ce que vous avez à baisser le nez dans vos assiettes? Ah! tu as quelque chose à dire, Antonio?... non?... Alors, écoutez-moi bien. Le cheval que je **destine** à ce client, c'est la sale bête qui m'a fait vider les étriers... le grand blanc!

— Faudra-t-il encore le prendre?... laissa échapper un des gardians.

— On en viendra à bout, répliqua durement le manadier. On en a maîtrisé de plus mauvais."

Autour de la table, les hommes se taisaient.

Un peu tremblante, la voix d'Antonio s'éleva :

"Je pense aussi, dit-il, qu'en s'acharmant on viendra à bout du cheval. Mais il y a le gosse... Folco..."

— Ah! ton petit sauvage! ricana le manadier. Qu'est-ce qu'il a à faire la-dedans ?

— Ce cheval est à lui, patron... Vous le lui avez donné.

— Donné!... s'exclama le manadier. Ma parole, tu es fou, Antonio. Donné!... Sous le coup de la colère **j'ai lancé une parole en l'air**. Mais même le gosse, tu entends, même le gosse ne l'a sûrement pas prise au sérieux.

— Vous ne connaissez pas Folco..., fit observer le vieux gardian. Pour lui, son Crin-Blanc...

— Ah! il l'appelle Crin-Blanc, coupa le manadier.

— Oui. Crin-Blanc, c'est son cheval vous le lui avez donné, au petit gars.

— Assez! Qui est-ce qui commande ici.

— Ecoutez-moi, dit Antonio. C'est sérieux, patron. Vous n'êtes pas un mauvais homme...

— Assez, Antonio! j'ai dit. Dès demain on entre en action.

Tout le monde à cheval au petit matin. Allez. Bonne nuit!"

Le manadier se leva de table et sortit en claquant la porte. Restés seuls, les hommes se regardèrent sans dire un mot.

Antonio prit le chemin des écuries. Il avait sa place dans la paille à côté de Franqui. Il s'étendit près de son cheval. Ce

vieux compagnon allongea le cou et tendit le museau vers la main qui lui donnait chaque soir une caresse.

"Mon pauvre Franqui, nous sommes tous deux **bons pour la retraite.**"

Antonio pensait à la grande peine qui attendait son ami Folco. Il la partageait. Il enrageait d'être vieux, de ne pas avoir eu le courage de tenir tête au manadier et de parler haut.

Depuis son voyage à Arles, sa mauvaise jambe le faisait de nouveau cruellement souffrir. Il n'était plus remonté à cheval depuis cette longue randonnée.

A quelques pas de lui, le jeune gardian qui couchait dans un coin, dormait à poings fermés.

Les heures passèrent.

Etendu dans sa paille, les yeux fixés vers le carreau de la fenêtre où la lune laissait une tache jaune, Antonio remuait dans sa tête mille pensées et sa colère augmentait.

"Je ne serai jamais capable de me mettre tout seul en selle...", pensa-t-il.

Car il venait de décider de galoper jusqu'à la cabane des pêcheurs et de prévenir Folco.

"Non, jamais je n'y arriverai... Avec cette jambe qui est comme du plomb!"



Pour seller Franqui, cela allait encore.

"Allons, ne te gonfle pas...", murmura le vieux gardian à l'oreille de son cheval, en serrant les sangles.

Le plus dur était de se hisser jusqu'à la selle.

"Je n'ai plus de bras! grommela le vieux gardian.

Il retomba lourdement sur le sol.

Impatient, Franqui, en se secouant, frappa des sabots dans les planches.

"Qu'est-ce qu'il y a?... Ils vont encre se battre!" grogna le jeune gardian à demi-endormi.

Il se frotta les yeux, prêt à se lever et à intervenir pour empêcher une bataille entre les chevaux.

"Ah! c'est toi, Antonio! Qu'est-ce qui te prend de partir si tôt ?

— C'est mon affaire...

"Ecoute, toi..., dit Antonio au jeune gardian, tu vas m'aider à me mettre en selle. Tu ne peux pas me refuser cela.

— Puisque tu y tiens, Antonio.

— Allez, hisse! Merci.

Passé la porte de l'écurie, il lança Franqui au galop.

A l'est, le jour s'annonçait. Les oiseaux s'éveillaient. Un vol de canards passa, rasant les buissons.

Le soleil monta bientôt, découpant la silhouette noire des pinèdes.

Antonio, après avoir traversé la longue plaine fleurie de bouquets blancs, aperçut la cabane de Folco. Un filet de fumée s'élevait entre les branches.

Le garçon était debout. Il devait préparer le café devant le **foyer**.

Pas de temps à perdre...

Poussant son cheval qui s'enfonçait dans la vase jusqu'à mi-jambes, Antonio arriva enfin au seuil de la cabane. Il eppela :

"Folco!... Folco!..."

Pas de réponse. Puis au bout d'un moment :

"Voilà, Antonio... Voilà!..."

C'était la voix du vieux pêcheur.

"Folco n'est pas ici? demanda Antonio.

— Tu ne l'as pas rencontré?... dit le grand-père. Il vient de partir il y a un moment.

— Avec sa barque ?

— Bien sûr avec sa barque... tu es chez des pêcheurs, Antonio", ajouta le vieux en riant.

Mais Antonio n'avait pas envie de plaisanter. Son dernier espoir s'effaçait. Où aller retrouver Folco dans le marais ?

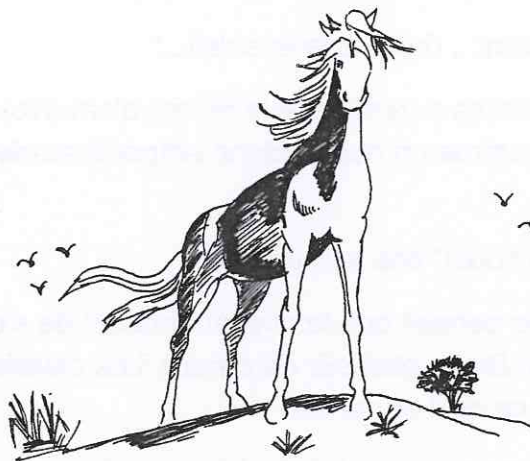
"As-tu quelque chose à faire dire au gars?... demanda le grand-père.

— Non, rien, répondit Antonio. A un de ces jours."

Et mettant Franqui au trot, sans avoir de quel côté il allait diriger ses pas, Antonio s'enfonça dans les marais.



... Bien sûr avec sa barque.



Comme dans un beau Rêve...

D'où revenait Crin-Blanc, ce matin ?

Après quelle randonnée solitaire cherchait-il à rejoindre sa manade?

Si Folco avait poussé sa barque en direction du fleuve, il aurait pu apercevoir, se dressant au sommet des **dunes**, la fière silhouette de l'étalon.

Crin-Blanc, la crinière dans le vent, dominait de là-haut les étendues grises des mares : son domaine. Son instinct lui disait où se cachait la manade dont il allait reprendre la tête.

Son hennissement effraya une volée de petits oiseaux qui s'éparpillèrent dans les airs comme une poignée de graines. Puis, le cheval dévala la pente des dunes vers le marais.

Cette fois, la chance allait servir Folco. Il ne se doutait pas que la rencontre était promise. Crin-Blanc non plus ne savait pas qu'en coupant à travers la plaine d'eau, il marchait **au-devant de** son ami.

Il allait aussi au-devant des gardians du manadier!... En selle depuis l'aube, les cavaliers, sous la conduite de leur maître, étaient décidés à fouiller toute l'étendue du marais. L'un d'eux, partit devant reconnaître la manade et revint rendre compte : Crin-Blanc n'était pas dans la troupe des chevaux.

Les gardians avançaient, en ligne **scrutant** le moindre buisson et les hautes touffes de joncs où un cheval aurait pu se cacher.

Le premier qui aperçut l'étalon donna l'alerte.

"Là, devant... droit dans le soleil..."

Les hommes eurent juste le temps d'entrevoir une traînée claire, comme un nuage blanc emporté au-dessus de la plaine d'eau.

"Il est à nous!" cria le manadier.

L'homme pensait que le cheval tenterait de s'échapper. A ce jeu, Crin-Blanc était sûr de perdre. Les cavaliers le suivraient jusqu'à ce qu'il se rende.

Mais comme s'il avait deviné la ruse des cavaliers, au lieu de se lancer en plein galop en direction de la plaine, Crin-Blanc fonça droit vers un épais marais de roseaux. Il était sûr de trouver un refuge dans ces feuillages impénétrables. Les longues tiges aux feuilles pointues étaient plus hautes qu'un homme à cheval.

Crin-Blanc s'enfonça au coeur des roseaux.

Folco qui poussait son bateau à trois cents pas de là, n'avait pas aperçu les cavaliers. Il contournait des îlots de boue et d'épais buissons lui cachaient la vue.

"Vers moi!..." cria le manadier. Et il donna ses ordres.

"Il n'y a que le feu pour sortir la sale bête de là... A vous, les gars! Mettez-moi le feu aux quatre coins de ce marais!"

Les gardians sautèrent à terre, allumèrent leurs briquets. Bientôt, de longues flammes s'élevèrent au-dessus des roseaux.



C'était Crin-Blanc.

"Au large, maintenant! Il n'y a plus qu'à attendre qu'il sorte!"
cria le manadier.

Les cavaliers se remirent en selle, prêts à donner la chasse à Crin-Blanc.

Alerté par les cris, Folco vit ces fumées qui montaient du marais. Il aperçut les gardians à cheval et le manadier qui hurlait ses ordres.

Et aussitôt, le garçon comprit tout... Ces hommes allaient capturer un cheval. Et ce cheval, Folco le vit de loin bondir en arrière du cercle de flammes, et retomber parmi les herbes en lançant des hennissements désespérés.

C'était Crin-Blanc!...

Crin-Blanc croyait avoir trouvé un refuge au milieu de ces buissons et de ces roseaux. Là, il serait impossible de le poursuivre.

Le manadier allait lui montrer que les hommes sont toujours les plus forts. Les gardians n'avaient plus qu'à guetter la sortie de l'étalon. Ils étaient sûrs de le voir bientôt **surgir**, aveuglés par la fumée. Mais voilà que Crin-Blanc au lieu de prendre la fuite s'était enfoncé au coeur du marais.

Folco sauta de son bateau. Il courut à perdre haleine en direction du feu. La boue volait autour de lui. Il glissa, tomba, se releva couvert de vase.

Les gardians ne l'avaient pas encore vu. Effrayés, ils regardaient le feu jouer maintenant son jeu sauvage.

Les hommes n'avaient pas tenu compte du vent... Ils n'avaient pas prévu que le feu allait rapidement entourer le marais de toutes parts.

Les gardians n'allaient pas lancer leurs chevaux à travers ce brasier! Prisonnier, l'étalon risquait de périr, enfermé dans le cercle de feu.

Ce n'était pas, bien sûr, ce que le manadier avait voulu.

Rien ne pourrait sauver le plus fier étalon de sa manade. Comme les gardians, Folco avait tout de suite compris le danger qui menaçait son ami. Le garçon courait. Il avait traversé la plaine d'eau, avec une seule pensée : sauver Crin-

Blanc.

Folco arriva en face de la barrière de flammes. Où trouver un passage?...

Le garçon s'allongea dans l'eau et rampant entre les touffes de roseaux brûlés, il se glissa sur le ventre, suivant à **tâtons** un étroit fossé de boue. Les cheveux roussis, les mains brûlées, il réussit à franchir cette haie de feu. Alors, il courut à travers les roseaux appelant désespérément.

"Crin-Blanc!..."

Une longue plainte lui répondit.

On n'y voyait plus à trois pas devant soi au milieu de la fumée suffocante, et le feu gagnait du terrain.

Dans cette ombre rouge, Folco qui se dirigeait avec peine vers l'endroit d'où partaient les hennissements de l'étalon, aperçut enfin Crin-Blanc entouré de flammes. Le cheval épouvanté tournait sur lui-même. Affolé, étouffé par la fumée qui l'aveuglait, Crin-Blanc ne savait plus où se diriger.

Folco s'approcha. Le fier cheval dut bien sentir lui aussi que sa survie ne pouvait lui venir que de ce petit bout d'homme qui, s'était jeté à travers le marais en feu pour le sauver.

L'étalon tremblait de tous ses membres. Il se laissa flatter de la main le long du col et empoigner par la crinière.

D'un bond, Folco était sur son dos.

Instinctivement, le cheval fit encore un écart. Mais il ne tenta pas de désarçonner son jeune cavalier.

"Allez, va!..."

Folco poussa Crin-Blanc de ses talons nus.

"Va, Crin-Blanc, va..."

Comme Folco, le cheval étouffait dans la fumée. Il fit un bond pour franchir un champ de braises. Les flammes enfermaient de toutes parts le marais.



"Va, Crin-Blanc, va..."

Deux fois, Crin-Blanc se cabra devant le mur de feu. Deux fois, Folco, lui parlant à l'oreille et le flattant, le ramena en face de la barrière rouge.

Enfin, pressé, obéissant à ce garçon volontaire qui, lui, n' avait peur de rien, Crin-Blanc franchit l'obstacle, la crinière à peine

roussie.

Surpris, le manadier et ses hommes virent sortir des flammes ce garçon tout noir de suie, couché sur l'encolure de son cheval lancé à fond de train.

"Vous voyez bien qu'il a su le prendre, ce cheval que vous lui



aviez donné!... criait Antonio qui rejoignait la troupe des gardians. Il a été le prendre, jusque dans le feu!..."

Pauvre vieil Antonio! Croyait-il donc qu'à cause du courage que venait le montrer le petit pêcheur, le manadier allait se rappeler sa promesse?...

"Allez! Coupez-leur la route! cria le manadier. Ils n'iront pas loin."

C'était la première fois que Folco tenait son beau cheval entre ses jambes. Crin-Blanc filait comme le vent. Mais sur la pente des dunes, l'étalon qui s'enfonçait dans le sable fut obligé de ralentir.

Les gardians lancés à sa poursuite se rapprochaient. Folco entendait distinctement leurs éclats de voix.

"Va, Crin-Blanc! va!..."

Le cheval donnait tout ce qu'il pouvait. Mais son cavalier inexpérimenté le gênait dans son élan. Folco avait beau

s'accorcher à la crinière, il roulait sur les reins du cheval. Plusieurs fois il manqua d'être renversé.

Une course folle... Dans le creux des dunes, Crin-Blanc reprenait de l'avance. D'instinct, il chercha à revenir du côté du marais. Mais les gardians défendaient le passage.

Folco entendait le souffle de son cheval qui, peu à peu, s'épuisait.

"Nous le tenons!" cria le manadier.

Crin-Blanc dévalait la pente. Emporté dans une glissade qu'il freinait des quatre pieds, le cheval retrouva une étroite bande de terre ferme et força encore son galop.

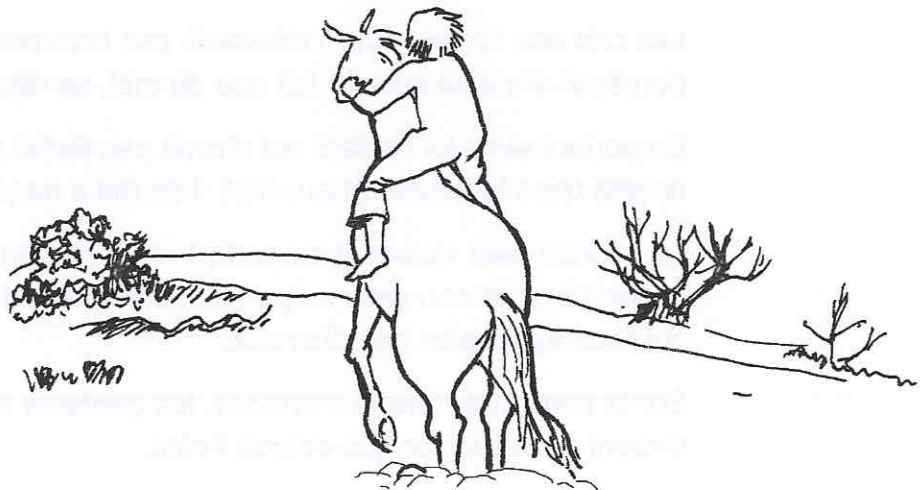
Les jambes nues collées au flanc de sa monture, le souffle coupé, Folco se laissait emporter dans cette chevauchée vertigineuse. Le petit pêcheur oubliait presque que des hommes lui donnaient la chasse.

Crin-Blanc se cachait de lui-même à l'approche d'un cavalier. Son instinct de cheval sauvage le guidait pour échapper à ceux qui voulaient le capturer.

"Va, Crin-Blanc!..."

A l'extrémité de cet étroit passage de terre commençait le marais. Là était leur dernière chance.

Lancé ventre à terre, Crin-Blanc frôla un des gardians qui débouchait de derrière les dunes. Devant, la voie était libre.



Tout à coup, alors que Crin-Blanc se préparait à franchir un large fossé, un autre cavalier apparut.

Antonio sur Franqui...

Le vieux gardian fit tourner sa monture pour dégager la passage.

"Folco!..."

Antonio aurait laissé passer le garçon. Mais Folco ne dut pas entendre la voix amie couverte par un long hennissement de Crin-Blanc. Il faillit rouler à terre. Son cheval s'arrêta net devant le fossé. Puis, faisant demi-tour, il repartit au galop.

Cette fois, la lutte n'était plus égale. Crin-Blanc aurait bientôt épuisé tout son souffle. Dans le sable, au pied des dunes, son galop se faisait plus lourd.

Maintenant, le cheval et l'enfant se dirigeaient tout droit vers le Rhône. Il faudrait bien qu'ils s'arrêtent en face du courant infranchissable!... Et là, ils seraient pris...

Folco entendit les cris des gardians qui poussaient leurs chevaux.

En face de lui, il aperçut soudain l'immense nappe d'eau miroitante.

Crin-Blanc ne relentit pas son allure. Folco, durant toute cette course désordonnée, s'était laissé conduire par son cheval. Il ne fit rien pour le retenir.

Crin-Blanc galopa jusqu'à la rive.

Les cris des hommes qu'il détestait, ces hommes qui l'avaient poursuivi et ne lui avaient fait que du mal, se rapprochaient.

Emportant avec lui l'enfant qui n'avait pas lâché prise, le cheval se jeta dans le fleuve. Et aussitôt, il se mit à nager.

Le courant était violent. Il emporta bientôt loin du bord le bel étalon blanc et son ami inséparable, cet enfant de pêcheurs qui avait la passion des chevaux.

Sur la berge, derrière le manadier, les gardians s'arrêtèrent. Ils avaient vu le danger que courait Folco.

Effrayé et pris de **remords**, le manadier cria à pleine voix :

"Reviens, petit... reviens!... Je te le donne, ton cheval.

Il est à toi.

— Folco, Folco!..." criaient à leur tour les gardians. Trop tard.

Ces hommes avaient menti au petit pêcheur qui aimait, plus que tout au monde, un merveilleux cheval blanc.

Folco n'entendit pas les appels désespérés des cavaliers impuissants à lui porter secours.

Secoué dans les remous, les cheveux collés sur les yeux, un bras passé au cou de Crin-Blanc, Folco se laissait emporter par le courant qui l'entraînait vers la mer.

"Folco!... Folco! reviens!..."

La dernière voix qu'il aurait pu entendre était celle de son vieil ami Antonio.

Mais le garçon était loin maintenant, perdu dans le bruit des vagues. Il écoutait la sourde chanson de l'eau, pareille à celle que l'on entend au creux des gros coquillages.

De la rive, les hommes ne distinguèrent plus qu'une tache blanche : la tête du cheval qui nageait toujours, la joue du garçon collée contre sa joue.

Puis, cette tache même disparut aux yeux des gardians, dans le mouvement des vagues.

Toujours accroché au cou de son cheval, Folco se sentait envahi d'un engourdissement bien doux, comme quand on s'endort...

L'eau ruisselait sur son visage.

Il avait fermé les yeux.

Il allait, léger, comme dans un rêve, avec son ami Crin-Blanc qui ne le quitterait plus jamais.

Ils nagèrent longtemps, longtemps...

L'eau chantante du Rhône les berçait doucement. La belle eau les emportait tous deux dans le couract du grand fleuve, jusqu'à une île merveilleuse où les enfants et les chevaux sont toujours des amis.

VOCABULAIRE

Page 5	Un marais :	Des terres recouvertes d'eau.
	la Camargue :	Région du Sud de la France où l'on élève des chevaux et des taureaux.
	Un gardian :	Un gardien de chevaux - Cowboy.
	Une manade :	Un troupeau.
Page 6	Ecoper :	Vider l'eau de la barque.
Page 7	Un cheval cabré :	Un cheval dressé sur ses pattes de derrière.
Page 8	Les flancs rebondis :	Le ventre rond.
	Brouter :	Manger de l'herbe.
	Des gambades :	Des bonds qui marquent de la gaiété.
	Apprivoiser :	Rendre un animal moins sauvage.
	Ruer :	Lancer ses membres postérieurs en arrière.(membres postérieurs : pattes de derrière)
Page 9	Un manadier :	Un gardian . gardien de troupeau.
Page 11	Un juron :	Une exclamation grossière.
Page 15	S'apaiser :	Devenir calme.
	Des saccades :	De mouvements brusques.
Page 16	Un bosquet :	Un bouquet d'arbres.
Page 19	Des rhumatismes :	Des douleurs aux articulations.
Page 20	Des pâtures :	Des surfaces couvertes d'herbe.

Anxieusement :	Avec inquiétude.
Page 22 Une randonnée :	Une promenade.
Page 24 Grommeler :	Dire entre ses dents.
La robe d'un animal :	Son pelage.
Page 25 Un seigneur :	Un chef.
Page 26 Au sang brûlant :	Nerveux.
Page 27 Accoster :	Aborder - atteindre le bord, pour un bateau.
Page 28 Dormir à la belle étoile :	Dormir dehors, en plein air.
Page 31 Faire volte-face :	Faire demi-tour.
Détaler ventre à terre :	S'enfuir très vite.
Une issue :	Une sortie.
Page 32 Etre leste :	Etre agile.
Se ramasser :	Se replier sur soi pour bondir.
Marmonner :	Murmurer entre ses dents.
Page 33 Mater un animal (ou quelqu'un) :	Briser sa résistance.
Page 34 Les plumes ébouriffées :	Les plumes en désordre, les plumes emmêlées.
Une nasse :	Un piège pour poisson.
Page 35 Se douter :	Penser.
Page 36 Les rênes :	Lanières qui servent à guider le cheval.
Page 39 Se laisser séduire par :	être attiré par...
Page 40 Le seuil de la porte :	L'entrée de la maison.

Page 41	Le pays enchanté :	Le pays de rêve.
Page 42	En ricanant :	En riant.
	Docilement :	Facilement avec obéissance.
Page 46	Avoir le sang plus ardent :	Etre plus vif, plus nerveux,
	Avec fougue :	Avec force, avec énergie.
	Une butte :	Une légère élévation de terrain
Page 48	Sens dessus dessous :	En grand désordre.
	Laper :	Boire à coups de langue.
Page 51	Flatter du plat de la main :	Caresser.
Page 52	Une pinède :	Une surface plantée de pins.
Page 53	Amarrer :	Attacher.
Page 57	Arles :	Grande ville au Nord de la Camargue.
Page 58	Ménager un animal :	Prendre soin de sa santé.
	Sauter en croupe :	Monter à cheval derrière quelqu'un.
Page 59	Une monture :	Un cheval.
	Gravir :	Monter avec difficulté.
Page 60	Atteler :	Attacher à une charette.
	Des banderoles :	De longues bandes d'étoffe avec des inscriptions.
	Les arènes :	L'endroit où ont lieu les courses de taureaux.
Page 61	Un chapiteau :	Une tente de cirque.
	Des gradins :	Des bancs en escalier pour les spectateurs.
Page 62	Désarçonner :	Faire tomber de cheval.

Page 63	La ménagerie :	Le lieu où sont présentés les animaux du cirque au public.
	Une cravache :	Une baguette de cavalier.
Page 64	Le Rhône :	Un grand fleuve français qui passe en Camargue.
Page 67	Destiner à ... :	Garder pour ...
	Lancer une parole en l'air :	Parler sans donner de l'importance à ce que l'on dit.
Page 68	Etre bon pour la retraite :	Ne plus être capable de travailler.
Page 69	Le foyer :	Le feu.
Page 71	Une dune :	Une colline de sable.
	Marcher au devant :	Aller vers quelqu'un.
	Scruter :	Regarder avec attention.
Page 73	Surgir :	Sortir rapidement.
Page 74	Suivre à tâtons :	Chercher son chemin en s'aidant des mains.
Page 78	Des remords :	Des regrets.

